

LA MÉDECINE ÉGYPTIENNE

N° 2

Le Papyrus Médical

CHESTER BEATTY

PAR LE

D^r FRANS JONCKHEERE



ÉDITION DE LA
FONDATION ÉGYPTOLOGIQUE REINE ÉLISABETH
PARC DU CINQUANTENAIRE, BRUXELLES

1947

A Monsieur BAUDOUIN VAN DE WALLE,
Professeur à l'Université de Liège,
qui m'initia aux hiéroglyphes.

*En témoignage de ma gratitude pour le
concours philologique qu'il m'apporte sans
cesse dans la lecture des textes médicaux
égyptiens.*

Dr F. J.



FAC-SIMILÉ DE LA 7^e COLONNE (RECTO) DU PAPIRUS CHESTER BEATTY VI.

La « page » comporte 14 lignes, écrites en caractères hiératiques, à lire de droite à gauche, tracées à l'encre noire et à l'encre rouge. Ces derniers passages, dits « rubriques », sont reconnaissables à la teinte plus effacée des caractères.

(Reproduit d'après A. H. Gardiner.)

PRÉFACE

*P*LINE raconte : « Dans la même Égypte, un oiseau appelé Ibis, a enseigné quelque chose de semblable : il se lave les intestins en insinuant son bec recourbé dans cette partie par laquelle il est si important que le résidu des aliments soit évacué. »

Quoi qu'il en soit de cette anecdote, plus pittoresque que véridique, les papyrus médicaux de l'ancienne Égypte nous ont appris à connaître de nombreuses variétés de ces « bouillons » chers à Thomas Diafoirus. Dès les temps héroïques de nos études, François Chabas consacrait, en 1862, un des chapitres de ses *Mélanges Égyptologiques* à la Médecine des anciens Égyptiens ; antiquité des clystères ; signes de la grossesse. Depuis lors, on a publié des textes relatifs à cette même spécialité, et que l'on relevait surtout dans des papyrus à caractère plus pratique que scientifique.

La matière peut sembler peu plaisante, mais en fait l'étude du Docteur F. Jonckheere me paraît avoir quelque peu dépassé les promesses du sujet, en montrant, chez les vieux maîtres, un sens médical que n'auraient pu faire deviner les recettes pratiques des grimoires professionnels. Le petit papyrus Chester Beatty VI, qui se trouve ici traduit pour la première fois, est un manuel qui mérite d'être noté à côté du traité de chirurgie du papyrus Edwin Smith. C'est vraiment de la doctrine, du raisonnement ; c'est la transmission, à travers les générations, des résultats d'observations groupées suivant des principes. Si, pour répondre à certaines objections d'historiens des sciences, ce n'est pas encore le véritable esprit scientifique, c'est déjà, et largement, la voie dans laquelle il fallait s'engager pour y aboutir dans les temps plus récents.

J'ai dit que le papyrus dont ce fascicule présente l'étude complète, n'avait pas encore été traduit. C'est que son savant éditeur, Alan H. Gardiner, le prince des philologues de l'égyptologie, n'est pas médecin et qu'il a senti combien de connaissances médicales il aurait fallu pour en traduire les termes autrement que d'une manière littérale. Le docteur F. Jonckheere s'est familiarisé suffisamment avec la langue de l'Égypte pharaonique pour avoir pu tenter, avec la collaboration du professeur B. van de Walle, d'abord de traduire le texte et ensuite d'en présenter une étude systématique.

Il était malaisé de parler, sans trop de circonlocutions et de réticences, de ce manuel du spécialiste que les Égyptiens désignaient sous l'expression pittoresque de « Berger de l'Anus ». On trouvera, sans doute, que l'auteur s'en est tiré avec la discrétion que le sujet permet. Tout le monde ne réussit pas à découvrir la verve malicieuse avec laquelle Voiture écrivait à « La Princesse » pour lui dire son regret de ne pouvoir lui rendre visite, à cause d'un furoncle malencontreusement placé : « Je ne sçay pas, disait-il, si vous entendrez cecy qui semble n'être dit qu'en Énigme ; mais je vous assure que j'ay une raison fondamentale de ne bouger d'icy, sur laquelle je n'ose appuyer, et qu'il n'est pas à propos de vous expliquer davantage. J'ay délibéré longtemps en moy-même si je devois aller, et il y a eu un grand combat entre mon cœur, et une autre partie que je ne nomme pas : mais enfin, Madame, je vous avouë que celle qui raisonnement doit être dessous, a eu le dessus, et que j'ay mis, devant toutes choses, ce qui naturellement doit être derrière. » (Lettre CIV)

J'en ai dit assez pour avertir les personnes qui se sentiraient offusquées du sujet traité ici, de ne pas poursuivre la lecture davantage. Si elles le font, elles loueront comme moi la science et l'habileté de l'auteur à tirer, d'un thème aussi ingrat, un ouvrage de mérite.

Jean CAPART.

INTRODUCTION

IL y a dix ans, en 1935, Alan H. Gardiner publiait un ensemble de textes de la XIX^e et de la XX^e dynastie provenant des environs de Deir el Madinah, sous le titre de *Chester Beatty Gift. Hieratic papyri in the British Museum. Third Series.*

Jean Capart qui, dans la *Chronique d'Égypte*, n° 21 de 1936, rendait compte de ce travail important, concluait en ces termes : « ...L'ouvrage par lequel le D^r Gardiner livre généreusement à l'étude de tous ses collègues les matériaux précieux qu'une fortune favorable a mis entre ses mains, constituera longtemps une source capitale pour les recherches consacrées aux domaines les plus divers de la pensée égyptienne. »

En entreprenant aujourd'hui l'étude du papyrus n° VI de cette collection (Papyrus n° 10.686 du British Museum) pour lequel A. H. Gardiner s'est borné à donner la transcription hiéroglyphique du texte hiératique original sans l'accompagner d'une traduction, nous ne faisons en somme que répondre à la suggestion implicitement exprimée par le Directeur de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth dans le passage que nous venons de rappeler.

C'est la nature médicale de ce document, attestée tant par le fond que par le style très particulier, propre à ce genre d'écrit, qui a retenu notre attention. L'indéniable intérêt de son contenu nous a incité à présenter une première traduction. Ainsi ce travail prendra sa place — modeste il est vrai — aux côtés des autres « papyrus médicaux » que l'ancienne Égypte nous a légués et qui ont déjà fait l'objet d'une tra-

duction intégrale, à savoir : le Papyrus Ebers ou de Leipzig ¹, le papyrus gynécologique de Kahoun ², le Papyrus Hearst ou de Californie ³, le Papyrus Brugsch ou de Berlin n° 3038 ⁴ et le Papyrus Edwin Smith ⁵, ⁶.

Le papyrus médical Chester Beatty — c'est ainsi que nous proposons de désigner à l'avenir le texte qui fait l'objet de cette étude — a été écrit il y a plus de trois mille ans. Mais si la version qui nous est parvenue date effectivement du XII^e ou du XIII^e siècle avant notre ère, on peut affirmer, par analogie avec d'autres manuscrits de la même espèce, que nous n'avons là que la copie d'époque ramesside d'un ouvrage original de beaucoup plus ancien.

1. G. EBERS, *Papyrus Ebers. Das hermetische Buch über die Arzneimittel der alten Aegypter in hieratischer Schrift, mit Inhaltsangabe und Einleitung versehen. Mit hieroglyphisch-lateinischem Glossar von Ludwig Stern.* Leipzig, W. Engelmann, 1875. 2 Bände (63 p., 69 Tafeln und 63 p., 41 Tafeln).

2. F.L. GRIFFITH, *A Medical Papyrus from Egypt*, dans *British Medical Journal* London 1893, I, 1172-1174; *Hieratic Papyri from Kahoun and Gurob*. Londres 1898, Text p. 5-11. Plates V et VI.

3. G.A. REISNER, *The Hearst Medical Papyrus; hieratic text in 17 facsimile plates in collotype with introduction and vocabulary.* Leipzig, J. C. Hinrichs, 1905, 48 p., 17 pl. (University of California Publications, Egyptian Archaeology, Vol. 1).

4. W. WRESZINSKI, *Die Medizin der alten Aegypter.* Leipzig, J. C. Hinrichs, 1909-1913. Band I : Der grosse medizinische Papyrus des Berliner Museums (P. Berlin 3038). in Facsimile und Umschrift, mit Übersetzung, Kommentar und Glossar. 1909, 142 p., 24 Lichtdruck Tafeln.

5. J.H. BREASTED, *The Edwin Smith Surgical Papyrus. Published in facsimile and hieroglyphic transliteration with translation and commentary.* Chicago, University Press, 1930 (Oriental Institute publications, vols 3 and 4). Vol. 1 : Hieroglyphic transliteration, translation and commentary. 596 p., 8 pl. Vol. 2 : Facsimile plates and line for line hieroglyphic transliteration. 16 p., 46 pl.

6. Nous n'avons cité que les papyrus à caractère essentiellement médical. A côté de ceux-ci se rangent quelques rouleaux renfermant des passages ressortissant à la médecine, mais qui sont noyés dans des textes relevant de la magie. Mentionnons, à titre d'exemple, le papyrus médical de Londres et le petit papyrus de Berlin. Il existe encore au Musée d'État de Berlin des fragments d'un papyrus à caractère médical, provenant des fouilles d'Éléphantine entreprises par Rubensohn, et datant du IV^e siècle avant notre ère. LANGE en a étudié un passage dans une courte note parue dans *Orient. Lit. Ztg.*, 1929, p. 725. D'autre part, MÖLLER, dans *Palaeographie*, III, p. 63, en publie quelques signes isolés, exemples de fractions numériques. Enfin, un Égyptologue anglais possède un papyrus médical du Moyen-Empire, trouvé à Thèbes en 1896, transcrit par Dawson en 1923, mais toujours inédit, composé d'un certain nombre de prescriptions analogues à celles du papyrus Ebers.

INTRODUCTION

Rouleau de dimension modeste, les données médicales ne s'étendent qu'au recto d'une courte bande de papyrus¹ où elles sont réparties en huit colonnes, chacune de ces « pages » comportant quelque quatorze lignes. Notons, en outre, que seules les colonnes 5, 6 et 7 sont couvertes d'un texte s'étalant en un grand placard de 15 cm. de hauteur sur 18 à 20 cm. de largeur². La dernière page, la 8^e, est amputée du dernier tiers de cette largeur, tandis que les quatre premières pages, de hauteur normale, ne portent qu'une colonne très étroite de lignes brèves. Encore convient-il de mentionner que si les pages 1 et 4 ont gardé un texte pratiquement complet, l'état de la colonne 2 n'a pas permis d'en déchiffrer la moitié extrême, et la colonne 3 a dû être considérée comme définitivement perdue.

Nous voilà loin des 110 pages du Papyrus Ebers³, des 18 pages du Papyrus Hearst, des 24 pages du Papyrus de Berlin, ou des 22 pages du Papyrus Smith. Mais il serait injuste de conclure, sur la foi de cette seule comparaison, à une œuvre d'importance mineure. N'oublions pas, en effet, que le document ne nous est pas parvenu au complet : le début et la fin en ont été perdus. Aussi le rouleau s'ouvre-t-il au beau milieu d'une « rubrique » dont seuls les derniers mots sont conservés, de même qu'il s'interrompt brusquement en plein corps d'une prescription⁴. En toute logique, nous devons donc admettre que l'ouvrage initial devait revêtir une ampleur qu'il nous est impossible de supputer. Peu importe, car brièveté de texte n'implique pas nécessairement

1. Le verso compte deux pages de fragments de nature médico-magique, contenant des « charmes » et des prescriptions. Ce verso a été traduit et commenté dans la publication de Gardiner.

2. Voir, à titre d'exemple, le fac-similé de la colonne 7 du document original, reproduit en Frontispice.

3. En réalité, le papyrus Ebers ne compte que 108 pages, le scribe ayant sauté, dans la pagination, les chiffres 28 et 29. La page 30 suit donc directement la page 27.

4. Cette prescription ne comporte que son intitulé, en rouge, et une première drogue — Feuilles d'Acacia. C'est sur ce dernier mot, déjà lui-même reconstitué, que s'arrête le manuscrit.

absence d'intérêt. Et, en particulier, pour ce qui est du Papyrus Chester Beatty, nous sommes en droit d'affirmer, par l'analyse que nous avons faite du contenu, que celui-ci mérite d'être connu. En somme, si nous déplorons les injures subies par notre manuscrit au cours des temps, nous pouvons nous réjouir en constatant que la section qui nous a été conservée a gardé, malgré ces amputations, une valeur intrinsèque que nous allons nous efforcer de dégager.

Nous présenterons d'abord une *Traduction* annotée du texte, pour grouper ensuite, dans une seconde partie — *Commentaires* —, les réflexions médicales qu'il a pu nous suggérer. Par cette double contribution, nous espérons arriver à préciser la portée pathologique du papyrus Chester Beatty VI et à fixer le rang qu'il sied de lui assigner dorénavant dans le cadre général des « Papyrus médicaux ».

TRADUCTION

AFIN d'offrir une traduction claire et ordonnée du texte original¹, nous avons renoncé à conserver la disposition linéaire continue, adoptée par le scribe antique.

Après d'autres, nous avons substitué à cette disposition égyptienne classique, dans laquelle tout se suit de façon ininterrompue², une présentation en paragraphes bien individualisés, portant chacun un numéro d'ordre. Toutefois, nous avons eu soin, pour répondre au désir de celui qui souhaiterait se reporter au texte du manuscrit, de joindre, à chaque alinéa, l'indication de la colonne (en chiffres romains) et des lignes (en chiffres arabes) qui lui correspondent dans le papyrus original.

Nous avons été amené, de la sorte, à diviser le texte du rouleau en quarante et un paragraphes. Leur traduction nous a entraîné à fournir certaines explications ou justifications; nous avons cru bon de ne pas interrompre l'ordre de succession des remèdes par ces remarques qui sont groupées en note, au bas des pages.

1. Que M. le Prof. van de Walle, qui a bien voulu revoir notre traduction, veuille trouver ici l'expression de notre très vive gratitude.

2. Se rapporter au fac-similé (frontispice).

3. Le mot *phwj*, signifiant anus, apparaît trente-deux fois au long du papyrus : une fois (VI, 4), on trouve le signe Δ isolé; une fois (V, 5), en annotation marginale. on a : Δ q ; huit fois (dont sept dans le corps du texte et une fois dans une rubrique) le scribe a opté pour *phwj* Δ q ; vingt-deux fois l'anous est écrit Δ q q comportant le mot *phwj* auquel s'est adjoint le groupe Δ q . Ce groupe Δ q ou Δ accompagne dans les textes néo-égyptiens tous les substantifs désignant une partie du corps, non seulement les féminins, comme l'œil Δ q *tr.t*, le bras Δ q *r.t*, l'abdomen Δ q *h.t*, etc., mais aussi les masculins comme la langue Δ q *nf*, la cuisse, Δ q *hpf*, la queue Δ q *fd*, la vertèbre Δ q *ts*. (Voir B. STRICKER, *Une Orthographe méconnue* dans *Acta Or.*, t. 15, 1937, p. 21.) D'où pour anus, substantif masculin, la graphie féminisée qui a été employée de préférence ici.









1. I, 1-7.









. anus¹ malade :
 [m]hzw.t — ²,
 Herbe.

Broyer en une pâte. Passer³ à travers un linge. Mélanger avec du Miel. Fais . . . sz de l'anús pour⁴ qu'il guérísse immédiatement.

1. Voir note 3 page précédente.


2. mhzw.t. Cette drogue figure encore au remède n° 21. Sa signification est inconnue. Au *Wörterbuch*, on lit sous   , déterminé par le signe  au lieu de , la note : « Quelque chose de liquide ; produit fondu, liquéfié. »




Ne peut-on pas envisager ce terme comme formé de la racine hz  qui signifie, descendre, et considérer mhz comme hz précédé de la préformante m? Dans ce cas, le mhzw.t serait « ce qui fait descendre ». Il s'agirait en somme d'une drogue à effet laxatif, dont l'introduction dans un lavement destiné à soigner une affection anale serait par ailleurs fort logique.




Cette hypothèse tombe toutefois, si nous admettons, comme le veut le *Wörterbuch*, l'identité de mhzw.t et de mhwj         cette orthographe devant être tenue pour la seule valable et se retrouvant à divers endroits dans les papyrus médicaux. En voici le relevé :


E. n° 157. E. n° 159. E. n° 265. E. n° 654. — H. n° 123. — K. n° 12, K. n° 20. — S. n° 20. — B. n° 163 h. B. n° 171. B. n° 173. B. n° 182.





3. Nous traduisons par « passer » dans le sens de filtrer, tamiser, le verbe shnk, employé sous cette forme à la XIX^e dynastie pour shzh.




4. Dans l'expression classique r shb.f, la préposition  r doit se rendre par « pour que », « afin que ». (Voir H. GRAPOW, *Untersuch. Altäg. Mediz. Pap.*, t. II, p. 68.)

5.   nšmt est une expression inconnue que nous proposons néanmoins de lire non pas nšmt, mais n šmt. Nous appuyons cette façon de voir sur le remède n° 12 où nous trouvons un mot šmj qui, déterminé par le phallus  à la manière de šmt, peut lui être assimilé. Mais šmj n'est pas plus traduisible que šmt.

6. Nous conjecturons qu'il faut suppléer ici le verbe dr « écarter » dont les signes   correspondent à l'importance de la lacune trouvée dans le texte. La chose est d'autant plus plausible que le premier signe conservé après cela est  déterminatif habituel de dr.

7. S'intercalant entre les deux lignes, et chevauchant les mots shw.t et bnw, on trouve une « correction » du scribe consistant dans l'adjonction du groupe .

8.   est mis pour bnw   comme à la ligne suivante (I, 10 ou comme à V, 9).

Il n'existe pas de traduction de ce terme. Il ne faut pas le confondre avec cet autre mot du langage médical bnw.t    rencontré par exemple dans E. 70, 24 alias n° 527 et expliqué au cas n° 39 du papyrus Smith (Glose A). La bnw.t est une complication d'une plaie et peut se rendre par plaie gangréneuse, plaie phagadénique, plaie cancéreuse.

2. I, 8 - II, 9.



. . . *n šmt*⁵ . . . < écarter >⁸ le gonflement⁷ du *bnw*⁸,
la meurtrissure du *bnw* à l'an⁹us, calmer les vaisseaux⁹ [*de*]
l'an⁹us, écarter le prurit. . < d'un homme ou >¹⁰ d'une femme :

Sel < du Nord >¹¹,
Myrrhe,
Sel < de l'Orient >¹²,
Lait humain,
Miel,
Encens,
Huile *mrh.t*.

Mélanger ensemble¹³ . . . pendant 2 + x¹⁴ jours.

9. *mt* est un mot anatomique omnibus désignant pour les Égyptiens aussi bien les vaisseaux, les tendons, les muscles que les formations canaliculaires en général. *mt* désigne aussi la verge. Ici il s'agit vraisemblablement des « vaisseaux » de l'an⁹us, que nous connaissons par divers autres passages : Ebers 854c : « Il y a quatre *mt.w* qui s'ouvrent vers l'an⁹us... » Ebers n° 161 : « Un autre (remède) pour soulager les *mt.w* de l'an⁹us. » Ebers n° 856c et Berlin n° 163c : « Il y a deux *mt.w*... ce sont eux qui produisent la brûlure à l'an⁹us. » Ebers n° 856h et Berlin n° 163h : « ...ils (les *mt.w*) se réunissent à son an⁹us. »

Mais ces passages ne nous renseignent pas encore sur l'entité anatomique désignée par le terme *mt.w*.

10. Nous comblons partiellement cette lacune qui précède le groupe  « d'une femme » en suppléant  « d'un homme », cette expression jumelée se rencontrant couramment dans les prescriptions. (Voir par ex. n° 10.)

11. Confrontant la drogue simplement désignée ici par « Sel » avec les autres prescriptions du papyrus où ce produit est préconisé (cf. n°s 9, 11, 15, 21, 38), nous avons remplacé la lacune par le mot *mḥt.t* « du Nord » qui l'y accompagne chaque fois.

12. Le second « Sel » entrant dans cette même prescription ne peut être que du « Sel *ḥb.t* », autrement dit du « Sel d'Orient ». Le n° 7 renferme deux variétés écrites au complet. Ce produit semble propre aux prescriptions réunies dans ce papyrus. Nous ne nous souvenons pas de l'avoir noté au cours de la lecture des grands papyrus officiels.

13. Littéralement : « Faire en une seule chose. »

14. Le texte s'interrompt après le groupe 11. Il convient de lire $\overline{\text{III}}$, la durée de quatre jours étant généralement préconisée de façon standard dans l'emploi des remèdes (cf. n°s 8, 9, 11, 12, 13, 14, 16, 17, 18, etc.).

3. II, 10 - III, 9.

Ce qu'on fait¹ à cela . . . après cela :

Farine de . . . ,

Huile *mrh.t*,

Poudre d'artisan²,

Miel,

. $\frac{1}{12}$,

. $\frac{1}{16}$ (20 ro),

. $\frac{1}{64}$ (5 ro),

. | |,

. |,

. $\frac{1}{16}$ (20 ro),

. |.

. anus *tnw*³.

4. III, 10-13.

. *anus* :
 |

1. *tr.t* « Ce qu'on fait » est l'une des quatre expressions par où débutent les titres introduisant les prescriptions proprement dites. Nous retrouvons cette même formule initiale en tête des rubriques de nos numéros 12, 15, 17, 39, 41.

Les autres types de vocables introducteurs apparaissent pour la première fois dans les rubriques portant respectivement les numéros 5, 7 et 10.

2. Cf. Berlin n° 54 où nous retrouvons la même drogue.

3. Au papyrus de Berlin n° 158 nous trouvons le mot *tnw*. S'agit-il de celui-ci en l'occurrence?

4. *h̄j* « un autre » est encore une des quatre modalités introduisant les titres des prescriptions du papyrus Chester Beatty.

On le trouve, comme ici, devant un mot masculin pour « remède » *sp*. Il peut précéder aussi l'expression *tr.t* « qu'on fait » comme dans notre numéro 6. Une combinaison plus exceptionnelle est celle qui l'associe à l'expression *r mlt.t f* : « Un autre qui lui ressemble », comme dans notre n° 8. Remarquons que cette expression introductive est passée dans les traités grecs où l'on trouve tantôt ἄλλωζ, tantôt ἄλλο.

5. Nous connaissons *glw*, *gw*, *gɣw*, *gɣɣw*, le Souchet, sans autre qualification.

Nous avons pu noter aussi, parmi les drogues entrant dans certaines prescriptions, la *mw.t* de Souchet (ex. : E. n° 58, 101, 222, 242, etc., K. n° 10), ainsi que le *nhp* de Souchet (ex. : E. n° 168).

Nous avons relevé également *glw n h̄sp*, le Souchet de terrain cultivé (ex. : E. n° 101, 193b, 594) et *glw n tdb* ou *wdb*, le Souchet de la rive (ex. : E. n° 201b, 565, 594). Diosco-

5. IV, 1-10.

Un autre ⁴ remède fait pour la meurtrissure du bnw :

Écailles de poisson du lac,

Souchet de l'oasis ⁵,

Feuilles de Lin,

Eau de *mstzw* ⁶.

Mélanger ensemble avec ces choses. Tu feras douze boulettes. Tu appliqueras quatre boulettes à son anus pour qu'il guérisse.

6. IV, 11 - V, 5.

Un autre (remède) qu'on fait après. Sont établis ⁷ :

bšbš.t. ⁸



Huile *mrh.t.*,

Miel.

aa

Mettre en un sac de tissu. Tu feras quatre boulettes. Introduire l'une d'elles dans l'anus chaque jour.



ride signale ces deux espèces (Περὶ ὕλης ἱατρικῆς. Βιβλίον πρῶτον, Κεφ. δ').) comme suit : « Κυπείρος... φύεται δὲ ἐν τόποις ἐργασίμοις καὶ τελματώδεσιν. »

Une fois aussi sous E. n° 589, nous avons lu l'expression *glw n rz pnt*, encore intraduisible. Une fois enfin *glw n tw*, « Souchet de l'île » (E. n° 193b). Transcrit ainsi par Wreszinski et reconnu paléographiquement exact par Möller, il est évident qu'il s'agit d'une erreur (exemple de faute visuelle) du scribe qui a tracé le signe  au lieu de copier le signe . Il convient donc de lire *glw n tdb*, Souchet de la rive, comme dans les exemples cités plus haut.

Mais c'est la première fois que nous rencontrons l'espèce de Souchet dite de l'oasis : *glw n wjh.t*. Grapow (*U.A.M.P.*, t. II, p. 91) signale que le papyrus de Leide 343 rs. 4, 7 (papyrus hiératique magique) renferme la même expression.

6. *mstzw* ou *mstz* n'est pas traduit au *Wörterbuch* qui donne : liquide particulier.

7. La rubrique introduisant la prescription est suivie, écrit en noir, du mot *mn* qui signifie « un tel ». Classique dans l'expression « un tel, fils de un tel », par exemple, l'apparition de ce mot est assez insolite en fin d'une rubrique.

Écrit en noir, on pourrait considérer que le mot ne fait plus partie de la rubrique. Dès lors, il ne pourrait être que la première drogue de la prescription. Il existe en effet un produit *mn* originaire de Syrie et de couleur noire (*Wörterbuch*, II, p. 68). Mais, dans ce cas, le groupe *mn* devrait être écrit ... déterminé par le générique des matières pulvérulentes. Or, nous avons la graphie  où *mn* est déterminé par le signe de l'abstraction.

Nous avons adopté la solution qu'a bien voulu nous suggérer A.H. Gardiner qui considère *mn* comme un verbe dont les trois drogues qui suivent sont le triple sujet.

8. *bšbš.t*. Si *bšbš.t* peut être assimilé à *bšbf*, cette plante désignerait d'après Loret (Flore pharaonique n° 121) le Fenouil (*Anethum fœniculum* L.) dont le nom paraît s'être conservé dans l'arabe *bisbās*.

Si tu trouves du sang¹ qui est derrière lui et que celui-ci² fait sourdre de l'eau, alors tu feras pour lui :

Baies de Genévrier.

Broyer. Mettre dans la rosée. Frapper tous les membres avec lui pour qu'il guérisse.

Si tu trouves du sang derrière lui et que celui-ci jaillit cinq jours, tu feras à lui comme remède :

Antimoine,
Graisse de Bouquetin,
Ammi.


Broyer fin ensemble. Faire en quatre boulettes. Laisser exposé la nuit dans la rosée. Introduire dans l'anus³ pour qu'il guérisse.

7. V, 5-6.


Remède⁴ de toutes choses à l'anus :



Farine de Caroube fraîche⁵,
Sel du Nord,
Natron,
Sel de l'Orient⁶,
Miel.


aa

1. Le texte porte :  *snj.f* qui signifie « il passe », au lieu de *snf*, le sang comme dans la phrase suivante. Il s'agit là d'une faute dite auditive.

2. Le verbe est employé à la 3^e personne du pluriel, *wbn.sn* « ils sourdent », « ils jaillissent ». Et cependant il se rapporte au mot *snf* qui est au singulier. Le sang *snf* a donc été considéré en l'occurrence comme un collectif.

3. A cet endroit du manuscrit qui constitue le début d'une ligne, on trouve une note inscrite dans la marge du papyrus :  « dans l'anus ». Il s'agit d'une correction faite d'une autre main que celle du copiste du document.

4. Le mot « Remède » *phr.t* sert à son tour à introduire certaines rubriques. Orthographié classiquement , on le trouve le plus souvent sous la forme .

Tantôt il est suivi de *n.t*  régissant un infinitif ou un substantif. Dans le cas présent, il est dépourvu du mot *n.t* et le substantif suit directement le mot *phr.t*. Au n° 9 *phr.t* est directement suivi du verbe.

8. V, 6-7.

Autre chose à prendre pour la même chose :

ḥšrw du imꜣ,	āā
Caroube fraîche,	
Miel,	
Natron.	

Mélanger ensemble. Panser avec cela quatre jours⁸.

9. V, 7-8.

Remède pour écarter un retournement à l'anus :

Farine de Dolique⁹,
Sel du Nord,
Huile mrh.t,
Pâte de Miel.

Mélanger ensemble. Appliquer à l'anus pendant quatre jours.

5. Loret voit dans ḏꜣr.t la Caroube fraîche. Il diffère en cela de Dawson qui identifie ḏꜣr.t avec *Citrullus Colocynthis* Schrad., c'est-à-dire la Coloquinte. Il y a lieu de s'en tenir à la première opinion, MUNIER (*Ann. Serv. Ant.*, XVIII, p. 285) ayant trouvé un mot copte identique qui désigne Caroube.

6. Cf. la note 12, page 17.

7. imꜣ est, d'après M. L. KEIMER (*L'Arbre ty.t est-il réellement le Saule égyptien?* *Bull. Inst. Franç. Arch. Orient.*, t. 31, 1931, pp. 177-237) un arbre inconnu, portant des feuilles. Il y a lieu de se conformer à cette opinion et de rejeter celle du *Wörterbuch* qui voit dans imꜣ le Palmier-Dattier mâle. Quant à ḥšrw, nous ne disposons que des suggestions du *Wörterbuch* qui traduit le terme par « pâte » (Teig) ou aussi par « mucilage », « mucus » (Schleim). Aucune de ces deux traductions ne paraît pouvoir s'appliquer à imꜣ.

8. « Panser » (ou bander) *avec cela*, telle est la traduction par laquelle Grapow rend l'expression wt ḥr ꜥ par exemple pour E. 336 (*loc. cit.* II, p. 73), E. 423 (*loc. cit.* II, p. 85), E. n° 492 (*l. c.* p. 76), E. n° 658 à 694 (*l. c.* II, p. 76).

Toutefois, sans raison apparente, pour E. n° 649 (*l. c.* II, p. 66), E. n° 757 (*l. c.* II, p. 60), E. n° 860 (*l. c.* II, p. 61) et S. n° 41 (*l. c.* I, p. 10), il traduit wt ḥr ꜥ par « Panser (ou bander) *au-dessus de cela* ». — Voir note 8, page 23.

9. C'est KEIMER (*Anc. Eg.*, 1929) qui a identifié le terme twrj.t à *Vigna sinensis* Endl. Cette détermination récente fait justice à l'étiquette *Vicia faba* L. qui avait été donnée à la plante par LORET dans la *Flore pharaonique* (n° 157). Les *Vigna sinensis*, connus sous le nom de Doliques, jouent dans les pays tropicaux le même rôle que les Haricots. Il existerait des twrj.t des représentations en faïence datant du Moyen Empire.

10. V, 8-12.

Un autre¹ remède de la meurtrissure du *bnw*, d'écarter la brûlure à son anus, à la vessie, de faire entrer *mšrw.t*² d'un homme ou d'une femme :

Natron,	
<i>mnš</i> ³	
Encens,	
<i>šfj</i> ⁴ ,	
Miel,	
Myrrhe sèche,	
Myrrhe douce,	
Baies de Genévrier,	
Fruit de <i>tw</i> , ⁵	
<i>pr.t šn</i> ⁶ ,	
Tige de Roseau ⁶ ,	
Graisse douce,	
Écorce de l'Aliboufier ⁷ ,	
<i>knimw</i> ,	
(<i>tiš</i>) <i>pš</i> .	<u>aa</u>

Broyer fin. Panser sur lui⁸ pour qu'il guérisse.


1. « Un autre » *k.t*, forme féminisée de *kj* (n° 5) est la dernière des quatre formules introduisant les prescriptions du papyrus C.B.

On le trouve devant un mot féminin pour remède, comme *phr.t* ici, dans le n° 10.

Il peut aussi précéder l'expression *irt.t* « qu'on fait ». Voir le n° 26 : « Un autre (remède, sous-entendu) qu'on fait. »

Il peut encore introduire un infinitif précédé lui-même de *n.t* comme au n° 26 : *k.t n.t šš* « Un autre (remède sous-entendu) de... »

Enfin, on peut trouver *k.t* employé isolément. Ex. : n° 36.

2. *mšrw.t*. On voit en marge du papyrus une note rectificatrice d'une autre main qui a tracé : .

3. On peut se demander si *mnš* n'est pas mis pour *mnš.t* que Dawson identifie avec l'Ocre jaune (*Journ. Eg. Arch.*, t. 34, p. 185, n° 20).

4. V. LORET (*Quelques Notes sur l'arbre ACH*, dans *Ann. Serv. Antiq.*, t. 16, 1916 p. 33) a montré que *šfj* est de la poix ou du goudron, mais *šfj*, mis pour *šf.t* désigne aussi une des sept huiles rituelles.

II. V, 12 - VI, 1.

Un autre remède de faire entrer la vessie, écarter la *šnf.t*⁹,
écarter toute souffrance à l'anus d'un homme ou d'une femme :

Huile <i>nḥḥ</i> ¹⁰ ,		\overline{aa}
Huile <i>mrḥ.t</i> ,		
Miel,		
Sel du Nord,		
Lait humain.		

Injecter dans l'anus quatre jours.

5. *pr.t šn* se traduit littéralement : semences ou graines chevelues. Loret (*Flore pharaonique*) estime pouvoir reconnaître dans cette expression les fleurs de Mimosa (Acacia Farnesiana). Ebbell, au contraire, propose d'y voir les graines du Pin pignon (Pinus pinea) qui sont comestibles.

6. *lsj* est écrit dans le texte : \overline{llll} ce qui est la graphie propre depuis la XVIII^e dynastie. Dans d'autres textes on rencontre la graphie : \overline{llll} avec le déterminatif du végétal \overline{ll} et du lieu d'habitation \overline{ll} , le scribe ayant vraisemblablement songé à l'homonyme qui désigne la tombe, la chambre funéraire. Parfois même la plante est désignée par la graphie \overline{llll} sans le signe générique des végétaux, mais avec celui du lieu d'habitation. Tel est le cas dans la prescription n° 15.

7. L'Aliboufier est le nom vulgaire du *Styrax officinale* L. qui d'après LORET (*Études de droguerie égyptienne*, I. *L'Extrait liquide surfin de Styrax*, dans *Rec. Trav.* 1894, t. XIV, p. 148 et sq.), était connu des Égyptiens sous le nom de *nnjb*, *njwbn*, *nnjwbn*. Notre texte utilise la graphie *nnjwbn* qui n'est qu'une variante des autres.

L'Aliboufier est prescrit tantôt sous la forme sèche, correspondant à l'écorce ou au bois du *Styrax* — c'est notre cas — tantôt comme dans E. n° 852, sous la forme liquide \overline{nnjwbn} de *nnjwbn*, produit résineux, mou, recueilli après décoction de l'écorce.

8. La prescription n° 10, consistant dans un pansement, se termine par l'expression *wt hr f*, que nous traduisons par « Panser sur lui ». De fait, *f* pronom masculin, ne peut représenter que le patient pour qui est préparé le remède et sur lequel on procède au pansement. Cette variante qui diffère de l'expression *wt hr f* (n° 8, par ex.) n'est pas connue de Grapow.

9. Nous nous refusons à traduire comme le *Wörterbuch*, IV, 514-115, car il est évident qu'ici *šnf.t* n'est pas un produit pharmaceutique, mais un symptôme ou une maladie.

10. L'Huile \overline{ll} *nḥḥ* est citée ici sans précision. Il existe cependant du *nḥḥ* d'Égypte, du *nḥḥ* étranger, du *nḥḥ* de première qualité.

Kamal pense qu'il s'agit de l'Huile d'Olive, bien qu'il admette que cette dernière réponde au mot *šnf.t* \overline{ll} \overline{ll} . (*Bull. de la Soc. Khéa. de Géogr.* VI^e sér. n° 3, p. 148).

12. VI, 1-6.

Ce qu'on fait comme pansement après cela :

Myrrhe,	
Huile <i>mrh.t</i> ,	
Cumin,	\overline{aa}
Encens,	
Miel.	

Mélanger ensemble. Panser sur lui pour qu'il guérisse.

S'il sort à la manière d'une maladie bnw sur la vessie, qu'il snk.t à toutes ses articulations mettant de l'eau entre ses deux fesses, ses membres étant soumis à la fièvre avec souffrance de son urine, la souffrance passe et elle va, et son anus est lourd et son šmj¹ n'est pas atteint.

Alors tu diras à son sujet : c'est une pesanteur à son anus. (C'est) une maladie que je traiterai.

Tu feras comme remède pour qu'il guérisse :

Huile <i>mrh.t</i>	$\frac{1}{64}$ (5 ro),
Miel	$\frac{1}{64}$ (5 ro),
Lait humain 3 fois	$\frac{1}{64}$ (15 ro).

Injecter dans l'anus quatre jours ².

1. *šmj*. Cf. *šmt* déterminé de la même manière par le phallus au n° 2.

2. Notre paragraphe n° 12 est rédigé suivant une formule de style qui diffère de celle des autres numéros. De fait, alors que ces derniers répondent au genre du « Remède » (titre suivi d'une prescription), celui-ci est une espèce de compromis entre ce genre et la formule connue sous le nom de *šsꜥw* que l'on traduit par « Diagnose ».

Rappelons que les diagnoses types — tels les 48 cas du papyrus Smith — sont construites, titre mis à part, de trois parties : Une première introduite par : « Si tu examines... » (*iri. ḥꜣi.k*), une deuxième qui commence par ces mots : « Alors tu diras (*qd. ḥꜣr.k*) à ce sujet », suivis du diagnostic de l'affection; une troisième débutant par la phrase : « Alors tu feras » (*iri. ḥꜣr.k*), à laquelle succède l'énoncé du traitement.

Notre passage n° 12 est manifestement une combinaison de ces deux formes où un « Remède » complet est combiné avec une « Diagnose » dont le premier membre est modifié mais dans laquelle nous retrouvons la facture caractéristique des 2^e et 3^e membres.

3. *šmšm* serait pour Loret (*Flore pharaonique* n° 91) le nom sémitique égyptianisé du Sésame. Keimer (*Gartenpflanzen* p. 135) pense au contraire que *šmšm* n'a rien à voir avec le Sésame. (*Sesamum indicum* L.)

13. VI, 6-8.

Un autre remède fait après cela :

Eau de Ammi,		aa
Eau de šmšm ³ ,		
Eau de cruche,		
Pâte à pain fraîche,		
Huile mrh.t,		
Feuilles de Lotus,		
Feuilles d'Acacia.		

Mélanger ensemble. Injecter dans l'anus quatre jours.

14. VI, 8-10.

Manuel⁴ d'une collection de remèdes du médecin⁵ :

Remède d'écarter ch⁶ à la poitrine⁷ et šdhw⁸ de sa région. costale⁹ et de rafraîchir l'anus :

Caroube séchée ¹⁰	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Dattes fraîches	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Gomme	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
Baies de Genévrier	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
ins	$\frac{1}{16}$	(20 ro),
Terre de Nubie	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
Miel	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
Eau	$\frac{1}{16} + \frac{1}{64}$	(25 ro).

Passer. Quatre jours.

4. *im dr.t.* Terme qui n'est pas indiqué au *Wörterbuch*, mais dont le sens paraît évident et se rend littéralement par « ce qui est dans la main ». En d'autres termes : « un manuel ».

5. Notons la chance exceptionnelle de trouver dans un aussi court papyrus mention du terme *šnw* désignant le médecin égyptien par excellence. L'éventualité est trop rare pour ne pas être signalée, car sur l'ensemble des papyrus médicaux publiés, nous n'avons guère pu relever plus de quinze fois le mot *šnw* : E. I, 9 = n° 1. — E. 33, 4 = n° 156. — E. 36, 10 = n° 188. — E. 42, 6 = n° 206. — E. 69, 6 = n° 501. — E. 99, 1 = n° 854. — E. 99, 2 = n° 854. — S. 1, 6 = n° 1. — S. 4, 21 = n° 9. — S. 5, 4 = n° 9. — H. XIV, 5, 6 = n° 214. — B. 15, 3 = n° 163a. — B. 16, 5 = n° 163h. — B. 17, 3 = n° 164b. — B. 21, 9 = n° 190.


6-10. Voir notes 6 à 10 page suivante.

15. VI, 10-11.



Ce qu'on fait comme lavement ¹¹ après cela :

Miel,
Tige de Roseau ¹² $\frac{1}{64}$ (5 ro),
Huile de ben fraîche ¹³ $\frac{1}{64}$ (5 ro),
Sel du Nord,
. \times ¹⁴.






6. ϵh est le nom d'une maladie. On la trouve encore citée au P. méd. de Londres 8, 1; au P. Tur. P. et R. 120, 9; au P. de Leide 345 G 3, 1; au P. de Leide 343 Rs 4, 3; au P. de Leide 343, 5, 8; 3, 2; 4, 5.

Le terme ϵh désigne aussi le foyer portatif. Peut-être peut on retrouver pour l'affection ϵh la notion de feu, de brûlure. L'existence d'un verbe ϵh  vient renforcer cette suggestion.

7. Nous avons traduit le mot *šnb.t* par poitrine, bien que le *Wörterbuch* donne encore deux autres probabilités : Corps (Körper) et Gorge (Kehle).


8. *šdhw* est déterminé par le générique de la partie du corps . Ce signe devrait être remplacé par le signe , commun aux maladies, comme dans la ligne 13a (n° 16), où *šdhw* est nettement une maladie. Rapprochons ce mot — intraduisible — de la racine *šdh* : tenir caché.







9. *šrrw*. Ce mot apparaît encore aux n°s 32 et 37. Il signifie : région costale. L'égyptien possède d'autres mots pour désigner la même région anatomique. Citons : *šnww nw ššb.t*, S. n° 42; les côtes de la poitrine; *špr*, H. n° 15; *šm*, *Wörterbuch*, I, p. 77.

10. LORET (*Rec. Trav.*, XV, 1893 p. 119) a identifié *wšh* ou *wšt* , ,  au fruit en forme de croissant, à la gousse du Caroubier (*Ceratonia silicica*). Il spécifie qu'il s'agit du fruit séché qui se distingue de la gousse fraîche, *ššr.t* dont la pulpe  se laisse séparer des graines .

11. *wšh* doit littéralement se traduire par « injecter ». Mais comme il s'agit d'une injection faite dans l'anus, le terme correspond évidemment à notre mot « lavement ».

C'est le même mot qui est employé pour des remèdes à introduire dans l'œil; dans ce cas nous dirons « Instillation ». C'est encore *wšh* qu'on utilise lorsqu'il est question de la vulve; nous dirons alors qu'il s'agit d'une « injection vaginale ». On le rencontre aussi en connexion avec l'oreille. (Voir page 68.)

12. Nous avons ici la graphie  avec le seul déterminatif du lieu de l'habitation, quoiqu'il s'agisse dans cette prescription de la plante et non du mot désignant le tombeau (cf. n° 10).

13. L'huile de ben (de l'arabe bân) est extraite des graines de *Moringa aptera*. Loret et Keimer sont d'accord pour reconnaître cette plante dans le nom égyptien *bšh*  ^Δ . Le même terme déterminé par le vase    ^Δ  répond au produit utilisé dans notre formule.

16. VI, 13A et VI, 12.

× *Un autre remède du sdhw¹⁵ à la poitrine, rafraîchir le cœur et rafraîchir l'anus, écarter toute sa chaleur :*

Dattes fraîches	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Fruits entaillés de Sycomore ¹⁶	$\frac{1}{2} + \frac{1}{64}$	(165 ro),
Raisin	$\frac{1}{2} + \frac{1}{64}$	(165 ro),
Ammi	$\frac{1}{4}$	(80 ro),
Caroube séchée	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Miel	$\frac{1}{4}$	(80 ro),
Eau.		

Laisser exposé la nuit à la rosée. Passer. Quatre jours.

17. VI, 12-13.

Ce qu'on fait comme lavement après cela :

Lait de chèvre,
Miel.

Injecter dans l'anus quatre jours.

14. Cette croix × tracée à la fin de la ligne 11 de la colonne VI répond au même signe placé au début de la ligne 13A qui est la dernière de la même colonne.

Le scribe ayant sauté une partie du texte nous avertit de cette manière qu'il convient d'intercaler à l'endroit de la première croix les mots groupés en fin de colonne — au bas de la page en somme — dans la ligne 13A, introduite par la seconde croix.

Ces oublis, réparés par le scribe lui-même au moyen d'addenda, s'observent dans d'autres papyrus. C'est ainsi que SCHÄFER (Z.A.S., XXXI, 1893, p. 61) nous en signale plusieurs qu'il a repérés dans le papyrus Ebers (pl. 31, pl. 45, pl. 59, pl. 104).

15. *sdhw*. Cf. n° 14.

16. L'homologie entre « Fruits entaillés de Sycomore » et *nḳw.t = nḳw.t = nḳw* a été établie par KEIMER (*Acta Or.*, VI, 1928 p. 288). Il s'agit des fruits du Figuier Sycomore qui ont subi le traitement particulier de la « caprification césarienne ».

L'opération, qui consiste à entailler les fruits — encore pratiquée de nos jours — assure à ceux-ci, avec une maturation rapide, un volume et une saveur supérieurs aux fruits non entaillés. Ces derniers sont voués à la dessiccation et, comme tels, sont utilisés sous le nom de *ḳzi* comme drogue dans certaines prescriptions.

18. VI, 13 - VII, 2.

Un autre remède de rafraîchir le cœur, rafraîchir l'anus, vivifier les vaisseaux. Ce qu'on fait pendant la saison de šmw¹ :


Caroube séchée <i>dgr</i>	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Dattes fraîches	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
<i>pr.t šn</i>	$\frac{1}{16}$	(20 ro),
<i>hmm</i> de Ricin ²	$\frac{1}{2} + \frac{1}{64}$	(160 ro),
Miel	$\frac{1}{4}$	(80 ro),
Eau.		

Prendre quatre jours $\frac{1}{16} + \frac{1}{64}$ (25 ro)³.

1. La saison *šmw* est la saison d'été groupant les quatre derniers mois de l'année. C'est donc un remède du type saisonnier. Il répond à ce point de vue aux prescriptions des autres papyrus qui ne sont utilisées qu'à des époques bien déterminées de l'année. Par exemple, E. 61, 4 = n° 393, où nous trouvons un remède ophtalmologique à n'employer que du mois de Tybi au mois de Méchir. Ebers 61, 4 = n° 388 : « Ce qu'on fait du mois de Pharmuthi au mois de Phamenoth. » Ebers 86, 8 = n° 708 : « Remède pour écarter... en été. »

2. Keimer a traduit par Ricin le terme *kꜣkꜣ*. Quant au mot *hmm*, on peut penser que c'est là une transcription fautive de *hmw*. L'expression *hmw* de *kꜣkꜣ* est en effet attestée (ex. : E. n° 224). Mais le sens de *hmw* n'est pas établi. Keimer suggère une partie de la plante, peut-être les feuilles, tandis que Loret envisage l'expression entière comme un terme spécial pour dénommer les graines de Ricin, la plante elle-même s'intitulant *dgm* depuis Revillout.

3. A notre avis, les chiffres placés ici en fin de prescription $\frac{1}{16} + \frac{1}{64}$ soit 20 ro + 5 ro = 25 ro se rapportent en réalité au dernier des produits composant la recette, en l'occurrence à l'eau, et ils n'indiquent donc point ce qu'il faut prendre de la préparation en ou pendant quatre jours.

Ainsi que nous l'indiquons plus loin (p. 61), le scribe qui a oublié d'écrire la quantité d'eau, immédiatement après le signe , avant d'entamer la clause de la recette, a corrigé ainsi son omission. Nous avons pu relever, dans le papyrus Chester Beatty, cinq cas analogues — n° 18, n° 22, n° 23, n° 31 et n° 34 — où le copiste a porté remède de cette façon à son inattention.

4. Le mot que nous avons rendu par « échauffement » est *kꜣpw* ou *kꜣp*. Il est généralement traduit par fumer, tandis que *kꜣp.t* désigne la fumigation.

Dans ce cas, il s'agit d'un processus thérapeutique dont le manuel opératoire nous est connu dans le détail par certaines prescriptions (ex. : Berlin n° 60).

Dans le cas présent, *kꜣpw* inséré dans une rubrique ne peut désigner qu'un symptôme. La rubrique de notre remède n° 24 en fait présumer le sens. Il y est question d'une préparation destinée à « écarter *kꜣpw* à l'anus ou à le rafraîchir ». Si nous la mettons en parallèle avec d'autres rubriques, celle du n° 16 par exemple, où l'on parle de « rafraîchir l'anus et écarter de lui toute chaleur », ou encore de celle du n° 10 qui cherche à « écarter la brûlure à l'anus », on peut imaginer que le terme *kꜣpw* doit couvrir un mot de signification voisine. D'où notre proposition de « échauffement ».

19. VII, 2-3.

Un autre remède : *Ce qu'on fait après cela comme lavement :*

Miel	$\frac{1}{2} + \frac{1}{64}$ (165 ro),
Huile de ben fraîche	$\frac{1}{4}$ (80 ro),
Bière douce	$\frac{1}{32}$ (10 ro).

Injecter dans l'anus. Quatre jours.

20. VII, 3-4.

Un autre remède pour écarter l'échauffement ⁴ au cœur ⁵ :

Dattes fraîches	$\frac{1}{64}$ (5 ro),
Miel	$\frac{1}{4}$ (80 ro),
Bière douce	$\frac{1}{32}$ (10 ro).

Injecter dans l'anus. Quatre jours.

21. VII, 4-5.

Un autre remède : *Ce qu'on fait après cela comme lavement :*

Sel du Nord	$\frac{1}{4}$ (80 ro),
<i>mḥrw.t</i> ⁶	$\frac{1}{2} + \frac{1}{64}$ (165 ro),
Eau de Caroube fraîche	$\frac{1}{32}$ (10 ro),
Bière douce	$\frac{1}{32} + \frac{1}{64}$ (15 ro).

Injecter dans l'anus. Quatre jours.

Il n'est pas exclu de penser que cette idée de chaleur, de brûlure, d'échauffement se trouve en rapport direct avec le fait que la fumigation comporte précisément la chauffe au feu d'un certain nombre de briques dont le refroidissement brutal donne naissance aux vapeurs utilisées.

5. Si nous nous en tenons au titre tel qu'il est exprimé dans le texte, il faudrait admettre que dans ce livre de quarante et une prescriptions consacrées au traitement des affections anales, s'est glissée — par erreur — un remède destiné à soigner le cœur.

Nous croyons plutôt qu'il s'agit d'une rubrique incomplète où manquent les mots « et à l'anus ». De fait, le titre de la prescription n° 22 comporte une double indication de ce genre. On y lit : « Un autre remède pour rafraîchir le cœur, écarter l'échauffement à l'anus ». De même le n° 25 spécifie qu'il s'agit à la fois « d'écarter la brûlure au cœur et rafraîchir l'anus ».

Il est donc vraisemblable que, primitivement, cette double association était également exprimée dans la rubrique de la présente prescription n° 20.

6. *mḥrw.t*. Voir n° 1 dans lequel intervient la même drogue.

22. VII, 5-6.

Un autre remède pour rafraîchir le cœur, écarter l'échauffement à l'anus :

Raisin	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Caroube séchée	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
<i>insj</i> ¹	$\frac{1}{16}$	(20 ro),
Miel	$\frac{1}{8}$	(40 ro),
Eau		

Passer. Prendre quatre jours $\frac{1}{64} + \frac{1}{16}$ (25 ro).

23. VII, 6-8.

Un autre remède pour écarter l'échauffement à l'anus :

Raisin sec	$\frac{1}{16}$	(20 ro),
Feuilles de Melon ²	$\frac{1}{16}$	(20 ro),
Dattes fraîches	$\frac{1}{8}$	(40 ro),
<i>sh.t</i>	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
Eau.		

Laisser exposé la nuit à la rosée. Prendre quatre jours $\frac{1}{32}$ (10 ro).

24. VII, 8-9.

Un autre remède : Ce qu'on fait après cela comme lavement (pour) écarter l'échauffement à l'anus et le rafraîchir :

Chanvre ³	$\frac{1}{4}$	(80 ro),
Caroube fraîche	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
Eau de <i>mst</i>	$\frac{1}{64} + \frac{1}{16}$	(25 ro).

Injecter dans l'anus. Quatre jours.

1. *insj* déjà rencontré dans la prescription n° 14. A rapprocher de *inf.t*, probablement l'Anis d'après le *Wörterbuch*.

2. Keimer a établi (*Gartenpflanzen*, p. 130) que *šp.t* désignait *Cucumis Melo*. Peut-on admettre que *ššp.t* soit le même mot?

3. C'est Dawson (*Journ. Eg. Arch.*, t. 34, p. 41, n° 11) qui a proposé de rendre *šmšm.t* par *Cannabis sativa* L.

25. VII, 9-10.

Un autre remède : Ce qu'on fait pour écarter la brûlure au cœur et rafraîchir l'anus :

Raisin	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Fruits de <i>hss.t</i> ¹	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Caroube fraîche	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
Miel	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
Eau	$\frac{1}{16}$	(20 ro).

Passer. Quatre jours.

26. VII, 10-12².

Un autre qu'on fait après cela comme lavement :







Cervelle (?) de Bœuf ³	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Lait chauffé ⁴	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Huile de ben fraîche	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
Miel	$\frac{1}{64}$	(5 ro).

Injecter dans l'anus. Quatre jours.

1. C'est encore Dawson (*loc. cit.*) qui voit dans *hssj.t* Bryonia dioica (la Bryone).

2. Cette prescription est parallèle à celle qui figure sous le n° 157 du papyrus Ebers. Elle comporte : Cervelle de Bœuf, Lait chauffé, Miel et *mhwj* (au lieu de Huile ben).

3. Le *Wörterbuch* pense que *js* est peut-être mis pour *jsj* qui désignerait la cervelle.

4. Le mot lait est suivi de la mention  qui indique que le lait utilisé doit être chauffé. Du moins est-ce ainsi que  doit être rendu si on le lit : *šmm*   et non   *js*, cuit (Grapow, *U.A.M.P.*, II, p. 65).

D'autres papyrus nous ont fait connaître la température à laquelle les préparations confectionnées sont à prendre par le malade (à prendre tiède : *imtwi šrwj*, comme dans E. n° 94 ; à prendre à une chaleur agréable : *m šrf nqm*, comme dans E. n° 91 ; à prendre à la chaleur du doigt : *m šrf n qbt*, comme dans E. n° 23).

C'est une chose exceptionnelle que de rencontrer une mention de température à côté d'une drogue dans l'inscription même de la formule.

5. Le texte porte : *hsw*. C'est une abréviation pour *nhsw.t* qui se rend par poudre, farine (Gardiner, *Grammar*, p. 448).

6. Encore un exemple de prescription qui spécifie et restreint le moment d'application ou d'utilisation du remède (cf. note 1, page 28). Nous avouons toutefois ne pas comprendre la portée de l'indication donnée dans le cas présent.

27. VII, 12-13.

Un autre remède pour écarter la brûlure :

Figue	$\frac{1}{8}$	(40 ro),
Balanite	$\frac{1}{8}$	(40 ro),
<i>ksntj</i>	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
<i>bi</i> de Froment	$\frac{1}{8}$	(40 ro),
Eau	$\frac{1}{64}$	(5 ro).

Passer. Prendre quatre jours.

28. VII, 13-14.

Un autre remède : Ce qu'on fait comme lavement :

Farine ⁵ de Dolique	$\frac{1}{30}$,	
Sel	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
Huile <i>mrh.t</i>	$\frac{1}{2} + \frac{1}{64}$	(165 ro),
Miel	$\frac{1}{4}$	(80 ro),
Bière douce	$\frac{1}{64} + \frac{1}{16}$	(25 ro).

Injecter dans l'anus. Quatre jours.

29. VII, 14-15.

Un autre : Ce qu'on fait en ce jour⁶ :

Balanite	$\frac{1}{8}$	(40 ro),
<i>ksnt</i>	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
<i>bi</i> de Froment	$\frac{1}{8}$	(40 ro).

Laisser exposé la nuit à la rosée. (Passer). Prendre (quatre) jours.

5-6. Voir notes 5 et 6 page précédente.

7. Nous ne tenons pas compte du court passage VII, 15-VIII, 1 qui se trouve entre le remède n° 29 et le remède n° 30. Les mots qu'il comporte — Miel, Eau, Passer, Prendre, Quatre jours — sont des doublets du texte que l'on trouve en VI, 12.

8. Le terme égyptien que nous traduisons par « Gonflements douloureux » est *wḥd.w*. Bien des solutions ont été proposées pour rendre ce mot.

Proksch, von Oefele, Ebbell, Richter, Reissner, Lüring, etc., ont émis leur opinion. Nous avons adopté l'interprétation de Joachim, qui a le mérite de s'adapter à tous les passages où figure ce terme.

De fait, outre l'apparition du symptôme *wḥd.w* à l'anus, on en trouve mention à la tête, aux yeux, à la bouche, au thorax, au dos, aux bras, aux pieds et, avant tout, à l'abdomen.

30. VIII, 1-3⁷.

Un autre remède : Ce qu'on fait comme lavement à :

pr.t šn $\frac{1}{16}$ (20 ro),

ššš $\frac{1}{16}$ (20 ro),

ibnwšš $\frac{1}{12}$,

Caroube fraîche $\frac{1}{12}$,

Fruit entaillé de Sycomore . . .

. à l'anus. Quatre jours.

31. VIII, 3-4.

Un autre : Ce qu'on fait comme boisson pour écarter l'ardeur des gonflements douloureux⁸ :

Caroube séchée

.

Miel $\frac{1}{2}$ (80 ro),

Eau.

Passer. Prendre quatre jours $\frac{1}{16} + \frac{1}{64}$ (25 ro).

32. VIII, 4-5.

*Un autre : Ce qu'on fait après cela comme lavement...
<anus> ...pour rafraîchir la région costale :*

Figue $\frac{1}{8}$ (40 ro),

Balanite $\frac{1}{8}$ (40 ro),

insj $\frac{1}{8}$ (40 ro),

Raisin

.⁹.

9. Entre le mot « Raisin », dernier de ce qui reste de la ligne 5, et le mot suivant « bi de Froment », premier de la ligne 6, le texte a disparu.

Si nous admettons que ce texte ne comportait qu'une simple énumération de drogues, nous forçons une prescription n° 32 qui va comporter, à elle seule, un nombre d'ingrédients (9 + x qui seraient intercalés) de loin supérieur à celui des autres formules qui contiennent au maximum six éléments.

Ce premier argument doit déjà faire conclure à l'existence de deux prescriptions distinctes, dont la fin de la première manque et dont le début de la seconde fait défaut. Par voie de conséquence, il faut admettre que dans le texte perdu s'insérerait une

33. VIII, 5-6.

<i>bi</i> de Froment	$\frac{1}{8}$	(40 ro),
Caroube séchée	$\frac{1}{8}$	(40 ro),
Miel	$\frac{1}{8}$	(40 ro),
Terre de Nubie	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
Eau	$\frac{1}{16} + \frac{1}{64}$	(25 ro).

Passer. Prendre quatre jours.

34. VIII, 6-7.

<i>bi</i> de Froment	$\frac{1}{8}$	(40 ro),
<i>pr.t šn</i>		
Miel	$\frac{1}{8}$	(40 ro),
Eau.		

Passer. Prendre quatre jours $\frac{1}{16} + \frac{1}{64}$ (25 ro).

35. VIII, 7-8.

Un autre¹ :

<i>. . . .</i>	$\frac{1}{8}$	(40 ro),
Raisin	$\frac{1}{2} + \frac{1}{64}$	(165 ro),
Miel	$\frac{1}{8}$	(40 ro),
Eau	$\frac{1}{16} + \frac{1}{64}$	(25 ro).

Passer. Prendre quatre jours.

« rubrique » introduisant une nouvelle prescription, à laquelle notre nomenclature a donné le n° 33.

D'ailleurs, considérer que ces prescriptions 32 et 33 n'en formeraient qu'une seule serait un non-sens, souligné encore par la discordance flagrante qui opposerait le contenu de la rubrique initiale du texte mutilé à l'instruction finale. De fait, alors que cette dernière : « Prendre en quatre jours » conclut à une préparation à boire, celle-là annonce au contraire la formule d'un lavement. Il ne peut donc s'agir en définitive que de deux remèdes entièrement distincts.

1. La formule « Un autre » est écrit en noir. Il s'agit cependant d'une rubrique, mais le scribe s'est trompé de couleur.

36. VIII, 8-9.

Un autre :

Figue	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Caroube fraîche	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
Raisin	$\frac{1}{3}$	(40 ro),
ššm.t	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Encens	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Eau	$\frac{1}{16} + \frac{1}{64}$	(25 ro).

Passer. Prendre. . .

37. VIII, 9-II.

. < anus > . . à la région costale :

Fruit entaillé de Sycomore	$\frac{1}{3}$	(40 ro),
Raisin	$\frac{1}{3}$	(40 ro),
ššm.t	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Encens	$\frac{1}{64}$	(5 ro),
Cumin,		
Feuilles de Sycomore ²	$\frac{1}{3}$	(40 ro),
Caroube fraîche	$\frac{1}{32}$	(10 ro),
Bière douce	$\frac{1}{16} + \frac{1}{64}$	(25 ro).

Laisser exposé la nuit à la rosée.

Passer. Prendre quatre jours.

2. *ḏḏ n nh.t* que nous traduisons : « Feuilles de Sycomore » et qui est suivi d'un chiffre indiquant la dose, a été ajouté dans la marge de la colonne VIII au début de la ligne II.

La correction a été faite à l'encre rouge, d'une autre main que celle du scribe du papyrus, vraisemblablement par le détenteur du rouleau.

38. VIII, 11-13.

Un autre :

Bile de . . .

.
(Sel) du Nord. |

Broyer fin. Faire (en) pilules¹. Avaler par l'individu

Mucilage $\frac{1}{64}$ (5 ro),

(Bière) douce $\frac{1}{16} + \frac{1}{64}$ (25 ro).

Injecter dans l'anus. Quatre jours.

39. VIII, 13.

Ce qu'on fait après (cela² comme) lavement :

Fruit entaillé de Sycomore $\frac{1}{8}$ (40 ro),

(Raisin) sec

.

40. VIII, 13-14.

.

Balanite $\frac{1}{8}$ (40 ro),

Eau $\frac{1}{16}$ (20 ro).

Passer. Prendre quatre jours.

41. VIII, 14-fin.

Ce qu'on fait après cela comme lavement :

Feuilles d'Acacia

.

1. L'expression que nous rendons par « Pilule » répond au mot égyptien *ḥwz.t*. Nous l'avons déjà rencontré au début du papyrus Chester Beatty, dans le remède n° 5. Là nous l'avons traduit par « boulette », car *ḥwz.t* était destiné à l'usage anal. Ici, il s'agit d'une forme médicamenteuse à prendre par la bouche; il est normal que nous rendions le même mot par « Pilule ».

2. L'expression complète signifiant « après cela » doit s'écrire $\Phi \text{ } \text{ⲙ}$ 1. Nous n'avons dans le texte que le signe Φ - sans le signe ⲙ . Mais il va de soi qu'il s'agit de la même locution, correctement écrite dans la prescription n° 41 par exemple.


COMMENTAIRES

SIL fallait donner au Papyrus Chester Beatty un titre général, nous pourrions l'intituler à l'instar des écrits hippocratiques ¹ « des Affections de l'Anus ». Il serait plus juste, nous conformant au style médical égyptien, d'adopter l'appellation suivante : « Commencement d'un Recueil de remèdes pour les Maladies de l'Anus » que portait, selon toute vraisemblance, le rouleau complet ².

De fait, notre traduction nous a livré un document dont la composition s'est avérée parfaitement homogène, consignait, au long des huit colonnes qui restent du papyrus primitif, les soins que peut requérir la région dénommée *phwj*, alias l'anus, et ce à l'exclusion de tout autre organe ou partie du corps. Il s'agit donc, en l'occurrence, de ce que les spécialistes de la littérature médicale égyptienne ont convenu de dénommer « un petit traité ».

A cet égard, il vient prendre place à côté des recueils insérés dans les grands papyrus : les « Maladies de l'Estomac » qui comprennent une vingtaine de paragraphes du papyrus Ebers³, les « Affections gynécologiques » englobant les dix-sept numéros du papyrus de Kahoun⁴, les quelques vingt passages du papyrus Ebers et la quinzaine de numéros du

1. Cf. « de Vulneribus et Ulceribus », « de Morbis mulierum », etc.

2.  exactement comme dans E. n° 4 : *h3li-t m dmd.t*
n.t phr.t... Voir encore E. n° 336, H. n° 94, B. n° 163.

3. E. n° 188 à E. n° 207.

4. K. I, 1-2 jusqu'à la fin.

papyrus de Berlin se rapportant au « Traitement de la Toux »¹, l'abrégé des « Tumeurs » exposé en vingt paragraphes du papyrus Ebers², ou encore la longue série des passages du même papyrus traitant des « Maladies des Yeux »³, pour ne citer que ceux-là.

Est-ce à dire que le « traité » Chester Beatty nous livre une matière absolument nouvelle qu'aucun autre document n'aurait renfermée? Non, la paléopathologie anale nous était déjà connue, non seulement par l'unique allusion du papyrus Smith⁴, par de rares éléments, au nombre de cinq, consignés dans le papyrus Hearst⁵, par une modeste série de neuf numéros trouvés dans le papyrus de Berlin⁶, mais encore par la suite de vingt-sept passages⁷ du papyrus Ebers⁸; soit au total une quarantaine de données relatives au domaine proctologique⁹. Mais le papyrus Chester Beatty offrant, à lui seul, autant de prescriptions que les autres écrits réunis, on comprendra tout l'intérêt qu'il y avait à analyser son contenu.

Ainsi que notre traduction l'a montré, le texte du Chester Beatty se compose de petits paragraphes bien individualisés, possédant chacun son intitulé propre, qui tranche par son tracé à l'encre rouge sur le corps du passage, écrit à l'encre noire. La facture générale de ces paragraphes indique d'em-

1. E. nos 305 à 325 et B. nos 29 à 46.

2. E. nos 857 à 877.

3. E. nos 336 à 431.

4. S. XXII, 11-14.

5. H. nos 4, 5, 6, 7 et 93.

6. B. nos 1, 2, 3, 4, 163c, 163h, 164a, 164b, 164c.

7. En réalité on compte 32 passages, mais 5 d'entre eux étant des duplicata parfaits, le nombre réel peut être réduit à 27.

8. E. nos 132 à 146 et nos 153 à 164.

9. H. GRAPOW (*l. c.*, II, p. 130), dans le plan d'ensemble qu'il propose pour ordonner, tout en les fusionnant, les contenus des divers papyrus médicaux, commet en matière d'Affections de l'Anus un regrettable oubli. En effet, sous F VI où il range les maladies de l'anus et de la vessie, il ne signale que 6 références « anales », omettant 36 citations (les 9 numéros du P. de Berlin et les 27 numéros du P. Ebers).

blée que nous avons affaire à une matière exposée dans le style bien connu des *Prescriptions médicales*. Le « titre » qui les surmonte mis à part, celles-ci revêtent l'allure de nos prescriptions magistrales modernes. Et nous avons déjà insisté ailleurs¹ sur cette remarquable identité formelle qui fait reconnaître, dans ces libellés égyptiens, une triple subdivision : l'« inscription » énumérant les médicaments employés avec leur dose, la « souscription » qui signale en bref les indications nécessaires à la confection de la préparation, et l'« instruction » qui règle la façon dont le patient doit prendre la « forme médicamenteuse » obtenue.

Ajoutons que toutes ces prescriptions répondent au type des prescriptions médicales vraies, c'est-à-dire ne renfermant aucune donnée magique : les divers passages composant le papyrus Chester Beatty ont pu échapper aux quelques modes reconnus² suivant lesquels l'élément merveilleux peut plus ou moins contaminer un texte médical. Cette absence systématique d'infiltrations incantatoires signe définitivement l'intérêt du papyrus et lui confère la valeur d'un document scientifique. Dès lors, on peut espérer que le dépouillement d'un manuscrit de cette classe nous permettra de saisir les conceptions égyptiennes de la pathologie anale.

C'est, groupées sous deux chefs :

Les Affections de l'Anus,

Le Traitement des Affections anales,

que nous avons rangé les notions recueillies au cours de ce travail d'analyse.

1. F. JONCKHEERE, *Une Maladie égyptienne. L'Hématurie parasitaire*. La Médecine égyptienne, n° 1. Édit. Fond. Égypt., 1944, p. 49.

2. Formule magique jointe en appendice à une prescription médicale complète par elle-même et qui est à réciter pendant ou après la prise du remède.

Formule magique insérée à la manière d'une incidente dans le corps même de la prescription, interrompant le texte médical qui reprend ensuite.

Formule magique qui précède le texte médical prenant le pas sur la prescription qui devient l'élément accessoire.

Formule magique isolée, servant à elle seule de remède pour une maladie déterminée, sans l'adjonction d'une prescription médicale.

LES AFFECTIONS DE L'ANUS

EN principe, il devrait suffire de parcourir les rubriques introduisant les prescriptions proprement dites, pour y noter au passage l'affection anale visée par le remède qui suit. Ce sont là les cas favorables et faciles dont nous trouvons un prototype dans notre exemple n° 9 : « Remède pour écarter un retournement à l'anus », qui bénéficie d'une rédaction claire, comportant l'indication du mal « retournement », la région atteinte « anus » et le résultat cherché « écarter ».

En fait, le relevé de cette notation pathologique ne va pas sans rencontrer certaines difficultés. Tantôt le titre qui doit nous livrer le nom de l'infirmité frappant la région anale est estropié, et dans ces cas — au nombre d'une bonne dizaine — le renseignement est définitivement perdu. Tantôt, malgré un intitulé intact, le nom du mal n'est pas consigné d'une façon expresse. Devant de telles lacunes, nous avons éprouvé quelque hésitation à fonder la pathologie de l'anus sur les seules prescriptions du papyrus Chester Beatty. Aussi avons-nous joint à celles-ci les références de même espèce trouvées dans les autres papyrus médicaux¹, et c'est en nous basant sur cette documentation d'ensemble que nous avons établi la liste des expressions susceptibles de nous guider dans l'étude des affections anales.

Les voici récapitulées dans un tableau où nous donnons les termes égyptiens originaux, la traduction correspondante et les sources où nous les avons puisées. Nous les y avons séries, autant qu'elles s'y prêtaient, par catégories homogènes.

1. Voir la nomenclature des références page 38, notes 4, 5, 6 et 8.

- a / *pḥwǝj mr. (ś)* L'anūs (qui est) malade.
C.B. n° 1. H. n° 7.
- a1 / *śśnb pḥwǝj mr.ś* Guérir l'anūs qui est malade.
E. n° 162.
- a2 / *ḥpr mr m pḥwǝj.f m.śn* S'il arrive une maladie à son
E. n° 856h. B. n° 163h. anus par eux.
- a3 / *dr mr nb ḥr pḥwǝj* Écarter toute maladie à
C.B. n° 11. l'anūs.
- b / *mn pḥwǝj.f* (Un individu) souffrant de
S. XX, 11-14. son anus.
- c / *śrwh pḥwǝj.t* Soigner l'anūs.
E. n° 132. E. n° 138.
- d / *śndm pḥwǝj.t* Soulager l'anūs.
E. n° 144. E. n° 164.
- e / *pḥr.t ḥ.t nb.t m pḥwǝj.t* Remède de toutes choses à
C.B. n° 2. l'anūs.
- f / *śḳbb pḥwǝj.t* Rafrâichir l'anūs.
C.B. n° 14. C.B. n° 16.
C.B. n° 18. C.B. n° 24
(*śḳbb ś.t*: le rafrâichir).
E. n° 138 (idem). C.B.
n° 25. C.B. n° 33. E.
n° 140. E. n° 143. E.
n° 156. E. n° 160. E.
n° 785. H. n° 93.
- f1 / *mt śḳbb n pḥwǝj.t* Un suppositoire rafrâichissant
E. n° 163. de l'anūs.

LES AFFECTIONS DE L'ANUS

g / <i>dr tɹw hr pɥwɟ.t</i> C.B. n° 10. C.B. n° 27. E. n° 139. E. n° 155. E. n° 154 (avec <i>m</i> au lieu de <i>hr</i>). B. n° 163c.	Écarter la chaleur de l'anus.
g1 / <i>dr tɹw.ś nb</i> C.B. n° 16.	Écarter toute sa chaleur.
g2 / <i>s hr mn tɹw nw pɥwɟ.t</i> E. n° 188.	Homme souffrant de brûlure de l'anus.
g3 / <i>śd.t tɹw m pɥwɟ.t</i> E. n° 142.	Extirper la chaleur à l'anus.
g4 / <i>ntśn iri tɹw m pɥwɟ.t</i> E. n° 856c.	Ce sont eux qui font la cha- leur à l'anus.
g5 / <i>śnɕ n tɹw m pɥwɟ.t mn.f</i> E. n° 153.	Un obstacle de chaleur à l'anus qui souffre.
g6 / <i>śnɕ.w nw pɥwɟ</i> B. n° 164a.	Les obstacles de l'anus.
h / <i>dr kɹpɥ hr pɥwɟ.t</i> C.B. n° 2. C.B. n° 5. C.B. n° 10.	Écarter l'échauffement à l'anus.
i / <i>ir gm.k snf</i> C.B. n° 6 (2 fois).	Si tu trouves du sang.
j / <i>dr wɥd.w hr pɥwɟ.t</i> E. n° 141.	Écarter les gonflements dou- loureux à l'anus.
j1 / <i>dr ɕmw wɥd.w</i> C.B. n° 32.	Écarter l'ardeur des gonfle- ments douloureux.
j2 / <i>dr rhnw nw wɥd.w m pɥwɟ</i> H. n° 4.	Écarter les <i>rhnw</i> des gonfle- ments douloureux à l'anus.
j3 / <i>hdbw.t n wɥd.w</i> B. n° 164a.	Le <i>hdbw.t</i> des gonflements douloureux.
k / <i>dr śnf.t</i> C.B. n° 11.	Écarter la <i>śnf.t</i> .

l / <i>dr wšr pḥwj.t</i> C.B. n° 2.	Écarter le prurit de l'anus.
m / <i>dnš n pḥwj.t</i> C.B. n° 12.	Pesanteur de son anus.
n / <i>dr cn m pḥwj</i> C.B. n° 9.	Écarter un retournement à l'anus.
o / <i>wnḥ m pḥwj</i> E. n° 145.	Glissement à l'anus.
p / <i>śndm mt.w m pḥwj</i> E. n° 161.	Soulager les vaisseaux à l'anus.
p1 / <i>šḥtp mt.w nw pḥwj.t</i> C.B. n° 2.	Calmer les vaisseaux de l'anus.
p2 / <i>ścnḥ mt.w (pḥwj.t)</i> C.B. n° 18.	Vivifier les vaisseaux (de l'anus).
p3 / <i>iw mt.w... dmq. śn r pḥwj.f</i> E. n° 856h. B. n° 163h.	Il y a des vaisseaux... Ils se réunissent vers son anus.
p4 / <i>iw mt.w... ḥpr mr m pḥwj.f m.śn</i> E. n° 856h. B. n° 163h.	Il y a des vaisseaux... S'il arrive une maladie à son anus par eux.
p5 / <i>iw mt.w... ntśn di tṛw ḥr pḥwj</i> E. n° 856c. B. n° 163c.	Il y a des vaisseaux... qui donnent la chaleur à l'anus.
q / <i>šfw.t n bnw</i> C.B. n° 2.	Le gonflement du <i>bnw</i> .
q1 / <i>śḥm n bnw ḥr pḥwj.t</i> C.B. n° 2. C.B. n° 5. C.B. n° 10.	La meurtrissure du <i>bnw</i> à l'anus.
r / <i>wnn ḥr dšw cš n rh.f š.</i> E. n° 139.	Étant avec des gaz innombrables sans qu'il le sache.
s / <i>dp.t n.t pḥwj.t</i> Gloss. du Ramesseum, n° 292.	La <i>dp.t</i> de l'anus.

LES AFFECTIONS DE L'ANUS

Les enseignements que nous pouvons tirer de cette nomenclature se groupent sous trois chefs :



Nous avons d'abord des *expressions générales* qui n'apportent aucun élément précis sur le mal proprement dit de la région anale. Ces mentions apprennent simplement que l'anus est frappé de maladie — *mr* — (a, a1, a2, a3), ou qu'il est souffrant — *mn* — (b), qu'on soigne l'anus — *srwh* — (c), qu'on s'efforce de le guérir — *śśnb* — (a1) ou de le soulager — *śndm* — (d), qu'il existe des remèdes de « toutes choses à l'anus » (e) ou pour « écarter toute maladie » (a3), véritables panacées de cette région.

Mais nous pouvons aussi y relever des notations pathologiques plus caractérisées qui, sans aller jusqu'à formuler le nom d'une maladie proprement dite, expriment l'un des *symptômes* par quoi l'affection s'imposait à l'attention.

Nous trouvons comme exemples ressortissant à ce type : le prurit — *wśr* — (l), la pesanteur — *dnś* — (m) et le sang — *snf* — (i).

Tel est le cas aussi du terme *trw* employé en g, g1, g2, g3, g4 et g5. Il se traduit par « brûlure » ou « inflammation », sensation douloureuse dont on cherchait à débarrasser le patient en lui prescrivant des remèdes pour « l'écarter » (g et g1) ou « l'extirper » (g3), sensation qui pouvait aller jusqu'à donner à l'individu qui en était affligé l'impression d'un *śnr* (g5 et g6) à l'anus.

Le *śnr* apparaît ainsi, à son tour, comme un symptôme d'une affection anale. Que ce mot désigne réellement un symptôme et non une maladie, le relevé des passages suivants en fait foi, puisque nous le trouvons associé à des organes différents. En effet, S. 20, 14 signale un *śnr* à l'utérus, tandis que dans E. n° 188 à E. n° 213, le terme s'applique à l'abdomen (estomac, côté droit, côté gauche). Il en est de même du B. n° 149. Enfin E. n° 265 fait allusion à un *śnr* de *trw* à la vessie. Pour ce qui est de la signification, à la traduction

de Grapow¹ qui rend *šnr* par « Geschwür » nous préférons la proposition de Ebbell² qui, rattachant le mot *šnr*  au verbe *šnr*  — retenir, entraver, gêner — le traduit par obstacle ou gêne. Appliqué en particulier à l'anus, le terme ne peut qu'exprimer la gêne apportée par une affection de cette région à l'évacuation du contenu intestinal.

Quant au terme *kšpw*, nous en avons discuté plus haut la signification et avons essayé d'en justifier la traduction par « échauffement ». Si l'on admet cette interprétation, il s'agirait donc d'un symptôme (h) exprimant un malaise semblable à celui qui couvre le mot *trw*.

De ces exemples rapportant l'apparition d'une chaleur pathologique à l'anus, nous rapprocherons les nombreux remèdes groupés sous f et fr spécialement préconisés pour « rafraîchir » *ššbb* la région anale. Cette proposition paraît logique, car que pourraient chercher à « rafraîchir » ces prescriptions, si ce n'est des phénomènes de *trw* et de *kšpw*? La rubrique du remède n° 16 se charge d'ailleurs de confirmer ces vues, car en disant « un autre remède ... de rafraîchir l'anus, d'écarter toute sa chaleur », elle oppose, en les jumelant dans une même phrase, la chaleur qui est à combattre et le verbe antagoniste correspondant — rafraîchir — qui exprime l'action thérapeutique calmante recherchée.

Signalons encore le curieux épiphénomène anal acté dans notre passage — r —. Extrait du n° 139 du papyrus Ebers, il décrit : « Un autre remède pour écarter ce qui est brûlant à l'anus et à la vessie, *étant avec des gaz innombrables sans qu'il le sache.* » L'incontinence sphinctérienne pour les gaz — éventualité corollaire de certaines affections anales —, tel est le fait sur lequel ce passage met l'accent. Du moins est-ce de cette manière que nous croyons pouvoir paraphraser l'expression « sans qu'il le sache », et ce par rapprochement

1. H. GRAPOW, *loc. cit.*, vol. II, p. 26. (E. n° 188.)

2. B. EBBELL, *loc. cit.*, *šnr*, p. 53.


LES AFFECTIONS DE L'ANUS

avec une tournure identique trouvée au cas n° 31 du papyrus Smith, où l'on dit : « l'urine sort de sa verge sans qu'il le sache » qui atteste l'incontinence d'urine accompagnant la luxation des vertèbres cervicales.

Nous ferons une place également aux *whd.w*, terme sur lequel nous nous sommes expliqué plus haut, optant pour sa traduction par « gonflements douloureux ». Nous le rencontrons dans notre série j, où par trois fois il est enrichi d'intéressantes qualifications. En j1 c'est le mot *mw* — ardeur — dans lequel nous retrouvons le sens général de chaleur et qui transforme l'expression « gonflements douloureux » en « cuisson des gonflements douloureux ». En j2 c'est *rhnw*, en j3 c'est *hdbw.t* qui viennent compléter le symptôme *whd.w*, mais pour lesquels il nous est impossible de suggérer une traduction¹.

Il existe enfin des expressions plus circonstanciées qui ne se contentent plus cette fois de souligner un simple symptôme, facteur commun à plusieurs affections, mais qui désignent une maladie propre, une *entité pathologique* complète en soi.

Si nous hésitons à ranger dans cette catégorie le terme *snf.t* dont nous ignorons le sens et, partant, la valeur intrinsèque, nous croyons ne pas nous tromper en proposant comme affections anales bien individualisées celles qui sont notées sous les repères n et o de notre liste récapitulative : *cn m phwj* et *wnh m phwj*. Nous y joindrons, sous toutes réserves, *bnw hr phwj* (q et q1) et *nid* ou *nidw*.

Par *cn m phwj* il faut, à notre avis, comprendre l'affection bien connue du Prolapsus de l'anus. De fait, nous croyons qu'on peut mettre directement le mot *cn* en rapport avec le verbe *cn*  qui signifie « retourner ». Or, un prolapsus de l'anus n'est autre chose qu'une évagination de la muqueuse

1. La seule indication que nous puissions offrir concerne le mot *rh*. Encore ne s'agit-il que d'un simple renvoi au papyrus Ebers, où le terme apparaît dans le n° 696 : il y est question d'un remède pour *rh* à l'avant-bras, sans qu'il soit possible de proposer une interprétation quelconque.

intestinale à travers le sphincter anal, à la manière de la doublure d'un veston fatigué qui, dépassant le bord de la manche, vient se dérouler au dehors en se « retournant ».

Pour logique qu'elle soit, cette identification vient malheureusement faire double emploi avec cette autre expression *wnḥ m phwḥ* pour laquelle Ebbell a décidé de réserver la traduction de prolapsus rectal. L'auteur ^(1 et 2) se base sur la signification accordée par Breasted au mot *wnḥ* qui figure dans les cas 25, 31, 34 et 43 du papyrus Smith. Il y est rendu par luxation, transposition moderne de la glose A du cas 31 où le scribe définit le mot *wnḥ* en ces termes : « Quant à *wnḥ* d'une vertèbre de sa nuque, cela signifie... entre la vertèbre de sa nuque et sa pareille, tandis que la chair qui est là-dessus est intacte, de la même façon qu'on dit : il y a *wnḥ* pour des choses qui avaient été unies, lorsque l'une est coupée de l'autre ».

Ebbell, reprenant l'idée de déplacement par glissement que le commentateur antique voit dans *wnḥ*, l'applique à la région anale pour conclure qu'il n'est pas de terme plus juste pour désigner la procidence du rectum à travers le sphincter anal, c'est-à-dire le *prolapsus du rectum*. Pline ³ semble lui donner raison lorsqu'il préconise dans un remède pour le prolapsus du rectum (Procidentia) de l'*adeps anserinus cum cerebro*, préparation étonnamment parallèle au « Cerveau d'Oie *trp* » qui avec du *sh.t* d'Oie constitue le remède n° 146 du papyrus Ebers préconisé contre la maladie *wnḥ*.

Tel n'est pas l'avis du *Wörterbuch* qui traduit *wnḥ* par Hémorroïdes, affection pour laquelle Ebbell réserve le mot *nīd* ou *nīdw* que nous rapporterons plus loin.

Sans pouvoir suggérer actuellement le nom d'une maladie pour le mot *bnw*, nous le considérerons néanmoins comme

1. B. EBBELL, *Allägyptische Bezeichnungen für Krankheiten und Symptome*. Oslo, 1938, p. 14.

2. B. EBBELL, *Die altägyptische Chirurgie*. Oslo, 1939, p. 52.

3. PLINE, *Hist. Nat.*, XXX, 70.

une affection autonome. Car sans en connaître le tableau clinique complet, on nous en donne cependant deux éléments : un symptôme objectif, le « gonflement » (en q) et un symptôme subjectif, une sensation douloureuse très spéciale traduite par l'expression « meurtrissure » (en q1).

Quant au terme *nīd* ou *nīdw*, qui ne figure pas au nombre de nos références, nous l'avons incorporé en cet endroit de notre texte, car, aux dires de Ebbell¹, il désignerait une maladie anale qui ne serait autre chose que les *Hémorroïdes*. C'est dans le Papyrus magique de la Mère et de l'Enfant² qu'on en trouve mention, dans une formule conjuratoire d'un démon pathogène qui s'attaque à diverses parties du corps, sous cette forme (IV, 9) : « Ne tombe point sur son *anus*, prends garde au *nīd* », le mot *nīd* étant déterminé par 3, générique des choses pathologiques. L'auteur rapproche ce passage du texte figurant au papyrus Ebers sous le n° 835 ressortissant au chapitre des affections gynécologiques : « Un autre (remède) : Ce qu'on fait jusqu'à ce que les *nīdw* rentrent », *nīdw* étant déterminé par le signe 3 propre aux parties du corps. Assimilant *nīd* avec *nīdw*, il conclut que les deux expressions répondent à un même concept, les Hémorroïdes, qui constituent en fait une maladie — trouvant sa justification dans le signe 3 —, mais qui peuvent également être considérées comme une partie du corps — voir le signe 3 — puisqu'il s'agit de varices de l'intestin terminal. Cette hypothèse trouve un appui supplémentaire dans la prescription destinée à « faire rentrer » le *nīdw*, la thérapeutique des hémorroïdes visant effectivement à réduire la procidence des paquets variqueux qui ont fait hernie vers l'extérieur à travers l'orifice anal.

1. B. EBBELL, *Altägyptische Bezeichnungen für Krankheiten und Symptome*. Oslo, 1938, p. 24.

2. A. ERMAN, *Zaubersprüche für Mutter und Kind aus dem Papyrus n. 3027 des Berliner Museums*. Berlin, Königl. Akademie der Wissenschaften, 1901, 52 p. (mit 2 Tafeln).

Si l'accord n'est pas encore fait sur cette proposition de Ebbell, on peut définitivement rejeter celle de Lüring¹ qui traduit les *wsš snf* (š) par « häufige Hämorrhöen », nombreuses hémorroïdes. Étant admis aujourd'hui que le verbe *wsš*, complété d'ailleurs par le signe générique du phallus, veut dire uriner, l'expression incriminée doit se rendre par « miction de sang abondant », c'est-à-dire l'émission de sang par l'urine, symptôme absolument étranger à une affection hémorroïdaire.

Von Oefele² s'est occupé, il y a longtemps déjà, de cette même question. Dès 1894, il affirmait que les Égyptiens connaissaient les hémorroïdes et qu'ils les soignaient, ainsi qu'on le faisait au Moyen âge et aussi de nos jours. N'ayant pu prendre connaissance du travail de l'auteur, nous ne pouvons en dire davantage. Et, chose bien regrettable, nous ignorons même de ce fait le terme dans lequel von Oefele avait reconnu les hémorroïdes égyptiennes.

Un mot, pour terminer, sur la *dp.t* de l'anus relevé en s³ pour dire qu'il s'agit là d'une locution intraduisible. Si le sens premier de *dp.t* est « goût », s'il est un mot *dp.t* dans lequel il faut voir selon toute apparence le rein⁴ ou la région lombaire⁵, dans le cas présent, où *dp.t* est associé à l'anus, nous ne savons s'il faut considérer l'expression comme une appellation de maladie ou, au contraire, comme la désignation d'une particularité anatomique de l'anus. Nous nous sommes donc contenté de mentionner le passage à seule fin d'être complet, sans pouvoir démêler le problème.

1. H.L.E. LÜRING, *Die über die medicinischen Kenntnisse der alten Aegypter berichtende Papyri*. (Inaug. Diss.) Strassburg, 1888, p. 16.

2. F. VON OEFELE, *Die Aegypter kannten die Hämorrhoiden und behandelten die Hämorrhoiden nach dem Gesichtspunkten wie Mittelalter und Neuzeit. Beiträge zur Geschichte der Medizin der alten Aegypter*, dans *Allg. Medic. Centralztg*, Berlin, t. 63. 1894, p. 9.

3. La citation est tirée de DÉVAUD, *Études d'Étymologie copte*. Fribourg, 1923, p. 18.

4. *Wörterbuch*, vol. V, p. 445 : « Anscheinend : die Niere. »

5. W. PLEYTE et F. ROSSI, *Papyrus de Turin*, pl. 125, l. 8.

Ainsi donc, ce train de références vient nous apporter la preuve que les Égyptiens avaient le souci d'établir le *Diagnostic* des affections anales et d'en assurer le *Traitement*. Mais leur lecture plus attentive nous a conduit à y découvrir la preuve de préoccupations moins directement utilitaires. Nous voulons parler de ces notions, relevant plutôt de la spéculation médicale, qu'il ne serait pas déplacé de qualifier de rudiments de *Physio-pathologie anale*.

Nous saisissons un premier aspect de cette intéressante tendance dans un petit nombre de passages où l'on voit pointer des éléments attestant le *mécanisme* grâce auquel prennent naissance les maladies de l'anüs.

Voyons ces notations où transparait ce curieux essai de « Pathogénie ».

Ce premier libellé : « Il y a des vaisseaux... S'il arrive une maladie à son anus par eux... » (p4), ne met-il pas directement en cause les vaisseaux *mt.w* en leur attribuant sans hésiter le rôle d'organes vecteurs des états morbides de l'anüs? Assertion pathogénique incontestable, logiquement appuyée sur cette autre considération d'ordre morphologique : « Il y a deux vaisseaux... Ils se réunissent vers son anus » (p3), qui expose la réalité d'une disposition anatomique, sans laquelle l'arrivée à l'anüs serait une impossibilité. Une troisième citation : « Il y a des vaisseaux... qui donnent la chaleur à l'anüs » (p5) achève de préciser, exemple à la clé, ce rôle des *mt.w*, c'est-à-dire des vaisseaux, dans la transmission à distance des états pathologiques à la région anale. Remarquons d'ailleurs qu'il ne s'agit là que d'un cas particulier d'une notion plus générale consignée dans le second « Traité des vaisseaux »¹ (E. n° 856 et B. n° 163), d'où l'on peut déduire que ce sont toujours les *mt.w* qui assument la propagation, dans tout l'organisme, des maladies reçues.

1. On compte deux « Traités des Vaisseaux ». Le premier est inséré dans le papyrus Ebers seul, sous les n°s 854-855.

Ces données pathogéniques, les Égyptiens s'en sont souvenus lors de la rédaction de notre traité, où nous relevons un certain nombre de remèdes qui sont directement inspirés de celles-ci. De fait, songer à « soulager les vaisseaux à l'anūs » (p), à « calmer les vaisseaux de l'anūs » (p1), à « vivifier les vaisseaux de l'anūs » (p2), chercher en bref à toucher les vaisseaux et non la manifestation anale, c'est faire un véritable essai de traitement causal, de thérapeutique étiologique. Et ce fait-là marque, à lui seul, un progrès sensible dans « l'ars medendi » et tranche sur les autres prescriptions qui, cherchant uniquement à atteindre le symptôme, ne constituent qu'une forme mineure de la thérapeutique, dite médication symptomatique.

Des indications physio-pathologiques d'une autre nature, mais non moins instructives, peuvent être extraites des passages suivants qui partagent cette caractéristique commune d'associer régulièrement une affection anale à une perturbation d'un autre « appareil » :

1. Un autre remède de la meurtrissure du *bnw*, d'écarter la brûlure à son *anus*, à la *vessie*...
C.B. n° 10.
2. Remède d'écarter *rh* à la poitrine et *šhw* de sa région costale et de rafraîchir l'*anus*.
C.B. n° 14.
3. Un autre remède du *šhw* à la poitrine, rafraîchir le cœur, rafraîchir l'*anus*, écarter toute sa chaleur.
C.B. n° 16.
4. Un autre remède de rafraîchir le cœur, rafraîchir l'*anus*...
C.B. n° 18.
5. Un autre remède de rafraîchir le cœur, écarter l'échauffement à l'*anus*.
C.B. n° 22.
6. Un autre remède : Ce qu'on fait pour écarter la brûlure au cœur, rafraîchir l'*anus*.
C.B. n° 25.

7. Un autre : Ce qu'on fait après cela comme lavement
 < anus > pour rafraîchir la *région*
costale.
 C.B. n° 32.
8. < anus > à la *région costale*.
 C.B. n° 37.
9. Remède de soigner l'*abdomen*, de soigner l'*anus*.
 E. n° 132.
10. Un autre pour écarter l'*hématurie parasitaire* dans un
 individu, tuer les *gonflements inflammatoires*, écarter le
nkn qui arrive à l'individu, traiter l'*anus*, le rafraîchir.
 E. n° 138.
11. Un autre remède pour écarter la chaleur à l'*anus* et à la
vessie...
 E. n° 139.
12. Ce qui est à faire pour un obstacle brûlant dans l'*anus*,
 tandis qu'il souffre de *hnc.w* dans ses deux *jambes*.
 E. n° 153.
13. Soulager l'*anus*, soulager le *knś*.
 E. n° 164.
14. ... Cette souffrance est descendue jusqu'au *rectum*¹ et
 jusqu'à l'*anus*.
 E. n° 191.
15. Ce remède sort de sa *bouche* ou de son *anus* comme du
 sang de cochon après qu'il est cuit.
 E. n° 198.
16. Remède pour écarter les *wḥd.w* à l'*abdomen*, les *ḥdbw.t* des
wḥd.w et les *śnc.w* à l'*anus*.
 B. n° 164a.
17. Si tu vois un individu qui souffre de son *anus*, qu'il se
 tienne debout ou assis, qui souffre de *ndr.wt* dans ses deux
jambes très fort...
 S. XXII, 11-14.

1. Cf. note 1, page 55.

18. S'il arrive une maladie à son *anus* de leur part, ce sont les fèces qui conduisent sa marche, c'est que le vaisseau de sa *jambe* commence à mourir.

B. n° 163h.

L'interprétation de ces quelques références — citées par papyrus et dans l'ordre où elles y apparaissent — doit nous faire admettre que l'intéressante question des *Corrélations pathologiques* n'avait pas échappé aux anciens Égyptiens.

Une série de ces passages, renfermant des termes restés inconnus, ne se prêtent malheureusement pas à un examen critique des rapprochements qui y sont établis. Néanmoins, ils conservent une valeur démonstrative globale, favorable à la thèse que nous essayons de mettre en lumière.

En ce qui regarde les autres passages — complètement intelligibles ceux-ci —, leur analyse nous incite à y distinguer un premier groupe où l'association des faits pathologiques rapportés ne répond plus à notre credo scientifique moderne.

Tel le cas de cette éventualité où, par quatre fois — n°s 3, 4, 5 et 6 —, les Égyptiens ont marqué la coexistence d'un « fait anal » avec des *perturbations cardiaques*. De même, il est impossible de déceler le motif qui a fait juxtaposer, dans les intitulés n°s 2, 3, 7 et 8, une manifestation anormale de la *poitrine* et un trouble de l'anus. Peut-être ne devons-nous pas chercher dans ces exemples la preuve d'une interdépendance entre maladies, mais plutôt l'énoncé de prescriptions complexes destinées à traiter deux ou plusieurs affections évoluant côte à côte, pour leur propre compte, chez le même individu.

En revanche, nous trouvons dans nos citations une série « d'associations pathologiques » qui sont non seulement logiques, mais dont nous pouvons encore contrôler journellement l'actualité. Retenons, à cet égard, le passage 14 où l'on apprend que la « descente d'une souffrance » peut intéresser à la fois l'anus et « l'intestin vrai », terme anatomique par lequel les Égyptiens désignaient le segment terminal du

gros intestin que nous dénommons *rectum*¹. On ne peut trouver association plus naturelle que celle de l'an us proprement dit avec la courte portion du tractus digestif aboutissant à l'an us.

Le passage n° 15 qui nous dit d'un remède qu'il « sort de sa bouche ou de son anus... » établit un rapprochement non moins réel. L'organisme qui reçoit une préparation médicamenteuse difficilement tolérée ne cherche-t-il pas effectivement à s'en débarrasser au plus vite, tantôt par la bouche, à la faveur d'un vomissement, tantôt en l'évacuant par les fèces? Dans de tels cas, il n'est pas rare de voir les deux exutoires — bouche et anus — être mis simultanément à contribution.

Plus intéressante est la notion formulée dans les passages n° 1 et n° 11 qui joignent dans une même rubrique « la brûlure à l'an us et à la vessie », posant de cette manière le principe de l'apparition de *troubles vésicaux* au cours d'une affection à point de départ anal.

En 9 et en 16, l'énoncé qui solidarise la lésion anale avec des gonflements douloureux abdominaux est tout aussi exact; chacun sait en effet combien une affection de l'an us peut, en déterminant un spasme sphinctérien, entraîner une constipation rebelle provoquant du *météorisme abdominal* avec l'escorte de ses phénomènes douloureux.

La juxtaposition jumelée d'une affection anale avec des sensations anormales se localisant aux *jambes*, n'est pas moins curieuse. C'est dans le papyrus Smith que nous la trouvons (n° 17) et où l'on nous dit que les membres inférieurs d'un individu « malade à son anus » sont le siège de *nḏr.wt*².

Nous rapprocherons tout naturellement de cet énoncé cet autre passage « anal » relevé au papyrus Ebers n° 153 (n° 12)

1. Remarquons, en passant, que nous désignons cette portion du tractus digestif par un mot latin — *rectum* — « ce qui est droit », dont l'esprit nous paraît assez proche du terme égyptien *mꜣꜥ* qui veut dire vrai, juste, droit, au sens figuré.

2. *nḏr.wt* est un hapax. Breasted croit pouvoir le rendre par « seizures » — de *to seize* : saisir, prendre — en s'appuyant sur l'existence d'un verbe *nḏr* qui veut dire saisir.

dont la rubrique met, elle aussi, les jambes en cause : « Ce qui est à faire pour un obstacle brûlant dans l'anus, tandis qu'il souffre de *hnc.w* dans ses deux jambes. » Nous ignorons malheureusement à quoi peuvent répondre les *hnc.w*¹. Peu importe, puisque nous voulons mettre avant tout l'accent sur le fait du retentissement d'une affection anale sur l'appareil locomoteur du patient.

Voici, en complément, encore un écho que nous trouvons au papyrus de Berlin (n° 18) dans la phrase : « S'il arrive une maladie à son *anus*... c'est que le vaisseau de sa *jambe* commence à mourir. »

Livrons une dernière citation qui vient confirmer pleinement ce point de vue. Nous l'avons repérée sous le n° 188 du papyrus Ebers se rapportant à une maladie d'estomac. Le scribe qui y décrit la symptomatologie de l'affection a recours à cette intéressante comparaison : « ... et il lui est pénible de marcher, à la manière d'un homme qui souffre de brûlure de l'anus². » Peut-on marquer plus nettement le classicisme de la notion du retentissement de certaines affections de l'anus sur les membres inférieurs de l'individu qui en est affligé?

Discutons brièvement, pour terminer, la référence 13 qui met en cause un remède cherchant à soulager le *knš* en même temps que l'anus. Si nous nous rangeons à l'avis de Grapow qui voit dans le *knš* la région périnéale (der Damm), c'est-à-dire l'ensemble des parties molles qui ferment en bas l'excavation du bassin, nous saisissons d'emblée toute l'opportunité du rapprochement trouvé dans le manuscrit antique, cette région anatomique, encore appelée plancher pelvien, contenant l'anus dans la moitié postérieure de son aire. On comprend sans peine qu'une affection anale puisse irradier

1. *hnc.w*. Ce mot non traduit se retrouve dans une autre prescription du P. E. n° 267 où le terme est associé à l'urine : « Un autre remède pour quelqu'un qui souffre de *hnc.w* dans son urine. »

2. *hš.f r šsm.t mī s hr mn tšw nw phwj.t*.

ses manifestations douloureuses à toute la région avoisinante, en d'autres termes à l'ensemble de la zone périnéale. Signalons que les Égyptiens avaient fait une constatation parallèle en ce qui concerne la répercussion périnéale des affections de la vessie dont le canal évacuateur traverse la moitié antérieure du plancher pelvien. Témoin l'intitulé n° 261 du papyrus Ebers : « Ici commencent des remèdes pour écarter un nœud d'urine quand le *knś* est douloureux. »

Mais force nous est de dire que la traduction de *knś* par périnée n'est pas unanimement admise. C'est ainsi que Gardiner¹, s'appuyant avant tout sur le traité gynécologique du papyrus Ebers², voit en *knś*, abrégé d'ailleurs par cette graphie *o*, le vagin. Le fait que certains des remèdes prescrits sont des préparations destinées tantôt à être *placées dans le knś*³, tantôt à être *injectées dans le knś*⁴, semble lui donner raison. Mais remarquons que traduire *knś* par vagin, au lieu de périnée, ne constitue pas une antinomie. Nous comprenons fort bien au contraire qu'un même terme ait été choisi pour désigner l'un et l'autre, le périnée pouvant, chez la femme, se résumer dans le vagin qui vient aboutir dans sa moitié antérieure. Ainsi, la proposition de Gardiner ne modifie en rien nos premières conclusions, une affection des organes génitaux externes chez la femme pouvant parfaitement retentir sur l'aire périnéale tout entière.

Par contre, si nous admettons l'interprétation de Ebbell qui traduit le terme *knś* par hypogastre, c'est-à-dire bas-ventre, nous pouvons simplement acter le rapprochement fait entre cette région⁵ et l'anūs, sans en saisir le pourquoi, même à la lumière de nos conceptions pathologiques actuelles.

1. A.H. GARDINER, *Grammar*, p. 458 (F. 51).

2. Ebers n° 783 et suivants : « Ici commencent des remèdes faits pour les femmes. »

3. Ex. : E. n° 806 : « Faire en suppositoire et placer dans son *knś*. »

4. Ex. : E. n° 813 et suivants : « Injecter dans son *knś*. »

5. La nomenclature anatomique égyptienne comporte déjà un terme pour « Hypogastre » : c'est *hri* *ḥ.t*, témoin E. n° 175.

Ces quelques exemples ne prouvent-ils pas que les Égyptiens estimaient qu'une maladie de l'anus pouvait influencer fâcheusement un organe voisin, voire un système organique éloigné? Avoir songé à mettre l'accent sur ces interrelations pathologiques est une nouvelle preuve, plus convaincante peut-être que celle des « ébauches pathogéniques » exposées plus haut, de l'orientation physio-pathologique que prenait, à certains moments, l'esprit médical de l'ancienne Égypte.

TRAITEMENT DES AFFECTIONS ANALES

UNE soixantaine de drogues constituent l'arsenal pharmaceutique dans lequel le thérapeute égyptien a choisi les éléments propres au libellé des remèdes réputés efficaces dans le traitement des diverses affections anales. Nous n'entreprendrons pas l'énumération de ces ingrédients. Bornons-nous à constater que leur liste ne comporte que des médicaments « normaux », à l'exclusion de toutes drogues insolites ¹, propres aux grimoires magiques, mais auxquelles mainte prescription médicale n'a pas toujours échappé.

D'une façon générale, ces drogues sont suivies de la dose qu'il faut prendre de chacune d'elles pour assurer la préparation entière. A cet égard, le papyrus Chester Beatty comporte deux types distincts de prescriptions.

Dans un premier groupe auquel ressortissent les n^{os} 6, 7, 8, 10, 11, 12 et 13, les produits pharmaceutiques sont respectivement suivis d'un trait vertical | unique, tracé à l'encre rouge. Nous ignorons quelle est la valeur réelle de ces traits, mais ils indiquent clairement que l'ensemble de la recette est composée d'ingrédients dont on prend chaque fois des quantités semblables. C'est ce que nous marquons plus simplement, dans nos ordonnances modernes, par une accolade flanquant la liste des produits, et qu'on fait suivre du signe \overline{aa} , mis pour *ana*, préposition grecque distributive, signifiant qu'on doit mélanger tous les produits par parties égales.

Dans les autres remèdes, nous trouvons, pour désigner la quantité de chaque drogue entrant dans la prescription, non

1. Drogues réunies en allemand sous le terme imagé de « Dreckapotheke ».

plus un nombre entier mais des nombres fractionnaires. Ceux-ci relèvent de trois « systèmes » différents : Tantôt on reconnaît les symboles si caractéristiques empruntés au système dit de l'Œil d'Horus ou *wd.t*¹. Ex. : \triangleleft équivalant à $\frac{1}{2}$, \triangleright équivalant à $\frac{1}{16}$, \downarrow équivalant à $\frac{1}{64}$. Tantôt on trouve des combinaisons chiffrées, établies suivant les règles égyptiennes du calcul ordinaire des fractions. Ex. : $\overset{\circ}{\underset{\circ}{\cap}}$ valant $\frac{1}{10}$, $\overset{\circ}{\underset{\circ}{\cap}}\overset{\circ}{\underset{\circ}{\cap}}$ valant $\frac{1}{32}$, $\overset{\circ}{\underset{\circ}{\cap}}\overset{\circ}{\underset{\circ}{\cap}}\overset{\circ}{\underset{\circ}{\cap}}$ valant $\frac{1}{8}$, $\overset{\circ}{\underset{\circ}{\cap}}\overset{\circ}{\underset{\circ}{\cap}}\overset{\circ}{\underset{\circ}{\cap}}\overset{\circ}{\underset{\circ}{\cap}}$ valant $\frac{1}{64}$. On peut repérer enfin quelques signes particuliers, tels \Leftarrow , lu *gs*, traduisant la fraction $\frac{1}{2}$, et \times , lu *hsb*, utilisé pour la fraction $\frac{1}{4}$.

Il a été établi² que toutes ces fractions sont autant de proportions d'une commune mesure, le *hks.t* $\uparrow \triangle \overset{\square}{\underset{\square}{\cap}}$ ou « boisseau ». Sachant que le *hks.t* vaut 4,785 litres, que sa plus petite division connue, le *ro*, correspond au $\frac{1}{320}$ du boisseau, soit approximativement 15 cc.³, il nous a paru plus démonstratif de transformer en *ro* les proportions indiquées dans le texte original, chaque fois que la chose était possible.

Mais le copiste de notre manuscrit n'a pas toujours été aussi appliqué que nous aurions pu le souhaiter. C'est ainsi que le papyrus Chester Beatty renferme plus d'une prescription où toute donnée quantitative a été omise (ex. : n^{os} 5, 9 et 17). Parfois sa distraction fut plus limitée et n'a eu pour conséquence que de sauter la valeur numérique d'un seul produit, le dernier de la liste, comme s'il avait eu hâte de passer à la « clause » terminant le remède (ex. : n^{os} 16, 18, 22, 23, 31

1. Rappelons que l'Œil d'Horus a été déchiré en plusieurs fragments par Seth. C'est le dieu Thoth qui se chargea de rassembler les morceaux pour reconstituer l'œil dans son intégrité. C'est l'œil *wd.t* $\overset{\circ}{\underset{\circ}{\cap}}$ $\overset{\circ}{\underset{\circ}{\cap}}$ $\overset{\circ}{\underset{\circ}{\cap}}$, sain ou plus exactement : intégral.

2. Voir les études de F.L. GRIFFITH, *Notes on Egyptian Weights and Measures*. P.S.B.A., t. 14, p. 403. — K. SETHE, *Von Zahlen und Zahlworten bei den alten Aegyptern*, 1916. — O. NEUGEBAUER, *Ueber den Scheffel und seine Teile*. Z.A.S., t. 65. 1930. — Résumé dans GARDINER, *Grammar*.

3. Le *ro*, $\frac{1}{320}$ partie du Boisseau, vaut 15 cc. environ, soit la valeur d'une de nos cuillers à bouche.

TRAITEMENT DES AFFECTIONS ANALES

et 34). Dans ces cas, de deux choses l'une : ou bien il ne s'est pas rendu compte de sa faute et l'oubli n'a pas été corrigé (cas n° 16); ou bien il s'en est aperçu tout juste avant d'entamer la prescription suivante. C'est alors qu'il a été amené à écrire, en rouge comme d'habitude, mais à la fin de la recette lacunaire, l'indication chiffrée qui aurait dû être insérée après le dernier produit. Tel est le processus que l'on peut toucher du doigt au n° 23 qui se termine par le signe \searrow , $\frac{1}{32}$ ou 10 ro qui se rapporte nécessairement au produit Eau¹, de même qu'aux n°s 18, 22, 31 et 34 les symboles terminaux $\triangleright \downarrow \frac{1}{16} + \frac{1}{64}$, soit 25 ro, ne peuvent que se rattacher au véhicule aqueux final².

Non moins instructive est la forme médicamenteuse, c'est-à-dire la préparation sous laquelle les médicaments étaient administrés. A cet égard, les quarante et une prescriptions du papyrus Chester Beatty, auxquelles nous joignons les références anales des autres papyrus médicaux, se répartissent en deux grandes classes : Les remèdes à usage interne comportant les préparations à « boire »³ $\downarrow \searrow \downarrow \downarrow \downarrow \downarrow$, *šwr*, ou à « manger »⁴ $\downarrow \downarrow \downarrow$, *wmm*, et les remèdes à usage externe, sous lesquels se rangent la « fumigation »⁵ *kšp.t* $\downarrow \downarrow \downarrow$, le « pansement »⁶ *wṭ* \downarrow , le « suppositoire »⁷ *mt* \downarrow et le « lavement »⁸ *wḏhw* $\downarrow \downarrow \downarrow$.

Ces renseignements, nous les avons trouvés dans les « souscriptions » des recettes qui signalent brièvement les

1. Comme, par ex., au n° 19 pour Bière douce.

2. Comme, par ex., au n° 33.

3. Remèdes à « boire » : H. n° 93. B. n° 1. B. n° 2. B. n° 3. B. n° 4. B. n° 163c. B. n° 163h (1^{er} remède). E. n° 856c. E. n° 133. E. n° 134. E. n° 135. E. n° 137. E. n° 138. E. n° 154.

4. Remèdes à « manger » : E. n° 136.

5. « Fumigation » : H. n° 7.

6. « Pansement » : H. n° 4. H. n° 5. H. n° 6. E. n° 161.

7. « Suppositoire » : E. n° 139. E. n° 140. E. n° 141. E. n° 142. E. n° 155. E. n° 162. E. n° 163.

8. « Lavement » : B. n° 164a. B. n° 164b. B. n° 164c. B. n° 163h (comportant 5 recettes). E. n° 143. E. n° 156. E. n° 157. E. n° 158. E. n° 159. E. n° 160.

indications nécessaires à la confection du remède, ainsi que dans les « instructions » qui précisent la manière dont il faut en user. Mais la forme médicamenteuse est parfois annoncée dans le « titre » même qui introduit le corps de la prescription, indication qui fait alors double emploi avec le renseignement régulièrement cité dans la clause du remède, sa seule place logique. Tandis que Grapow¹ estime qu'il s'agit là d'une façon de faire assez exceptionnelle, nous avons pu personnellement relever le fait dans treize cas, rien que pour le papyrus Chester Beatty. En voici le détail :

« Ce qu'on fait comme boisson. » (C.B. n° 31).

« Ce qu'on fait comme pansement. » (C.B. n° 12).

« Ce qu'on fait comme lavement. » (CB. nos 15, 17, 19, 21, 24, 26, 28, 30, 32, 39 et 41).

Ajoutons pour être complet :

« Un autre suppositoire rafraîchissant pour l'anus. » (E. n° 163).

« Un autre suppositoire pour rafraîchir l'anus. » (E. n° 140).

Si les médications prises par la voie buccale n'entraînent nul commentaire, il n'en est pas de même des remèdes affectés à l'usage externe :

La *Fumigation* devait être une arme thérapeutique courante, à manuel opératoire bien établi, pour que dans la plupart des prescriptions où elle figure le scribe se soit contenté de mentionner dans la clause : *ḫꜣp s ḫꜣr s.t* « Fumiger l'individu avec cela », sans chercher à joindre à cette expression quelque explication, même brève.

Seul un remède du papyrus de Berlin (n° 60) qui ressortit aux formules dirigées contre l'Hématurie parasitaire² contient

1. H. GRAPOW, *loc. cit.*, t. II, p. 60.

2. F. JONCKHEERE, *Une Maladie égyptienne : L'Hématurie parasitaire*, 1944, p. 24.






un passage résumant l'essentiel de la manœuvre *kšp*. On y lit en effet : « Mis sur sept briques, les chauffer au feu. Refroidir avec du mucilage (ou) avec de l'urine de femme. Fumiger l'individu avec cela. » En somme, cela revient à dire que ce sont les vapeurs qui se dégagent, lors du refroidissement brusque produit par l'aspersion des briques chauffées, préalablement enduites de la préparation médicamenteuse, qui sont censées posséder un effet curatif.

L'ordonnance n° 7 du papyrus Hearst, destiné, comme l'indique la rubrique, à être un « remède pour l'anüs quand il est malade », renferme, elle aussi, le verbe *kšp* dans l'expression *kšp* au moyen de briques plates (*cnw*), de sable ou de levure (*hšr*)¹ de bière. Quoique « fumiger » soit le seul sens de *kšp* admis par le *Wörterbuch*, nous doutons qu'il s'agisse bien ici d'une « fumigation » telle qu'il nous a été donné de la deviner d'après le passage du papyrus de Berlin cité plus haut. De fait, le passage en cause ne comporte la mention d'aucune préparation médicamenteuse à étendre sur les briques et se compose uniquement de la phrase en discussion qui suit immédiatement le titre. Dès lors, nous croyons qu'il ne peut pas s'agir d'une « fumigation », mais plutôt d'un « pansement chaud » réalisé en mettant au contact du patient tantôt des pierres plates chauffées, tantôt du sable chaud, vraisemblablement mis dans un sac, tantôt encore de la levure de bière, appliquée sans doute en cataplasme.

De cette manière, notre « fumigation anale » se rangerait dans la catégorie des « Pansements ». Et en cela nous rejoignons, sans le vouloir, la conception de Lüring qui ne prétendait voir dans *kšp* que « warme Umschläge »².

1. Peut-on rapprocher *hšr* de *hšr* : levure?

2. Il n'en reste pas moins certain que notre texte porte le mot *kšp*. Le scribe ne peut-il avoir associé dans sa pensée les briques préconisées dans cette prescription avec celles qui servent habituellement à la fumigation, et s'être laissé entraîner dans sa rédaction à employer le terme *kšp* au lieu d'un verbe mieux approprié, tel que chauffer, par exemple?

Le *Pansement* s'exprime toujours en fin de prescription par le verbe *wt*, bander, bandager, écrit  ou à l'aide d'une des graphies suivantes : , , , .

L'expression complète *wt hr s* est rendue tantôt par « bander avec cela », tantôt par « bander là-dessus ». Si la traduction n'est pas tranchée au point de vue philologique¹, en pratique la chose n'a aucune importance. De fait, *wt* évoque avant tout l'idée d'un *bandage*, c'est-à-dire d'une bande disposée suivant certaines règles autour d'une partie déterminée du corps. Rappelons, à cet égard, ces étonnants emmaillottements de momie² dans lesquels nous retrouvons tous nos types actuels de bandages (doloires, croisé, spica). Le *pansement* n'étant autre chose qu'un bandage assujettissant une préparation médicamenteuse sur tel endroit malade ou couvrant une partie blessée, il importe peu de savoir s'il convient de « bander là-dessus » (sur le remède) ou de « bander avec cela », les deux opérations exigeant l'emploi conjugué du remède confectionné et d'une bande dite à pansement, et aboutissant au même résultat final.

De ce pansement classique dont nous relevons, en tout, sept exemples dans l'ensemble des prescriptions anales³, nous rapprocherons deux formes de pansement atypique, exposées dans le papyrus Smith XXII, 11-14 et au n° 145 du papyrus Ebers. Dans le premier passage, la forme médicamenteuse proposée est un « onguent de grande protection » dont le mode d'application est indiqué de la manière suivante : « Enduire un lambeau⁴ de lin fin avec cela et placer dans l'anus pour

1. Voir les notes 8 p. 21 et 8 p. 23.

2. F. JONCKHEERE, *Autour de l'Autopsie d'une Momie*, Édit. Fond. Égypt. 1942, p. 61 et sq.

3. Voir note 6, p. 61.

4. Avec Breasted (papyrus Edw. Smith) nous traduisons le mot *šp* par « lambeau ». Ici le *šp* est fait de *ph.t*, c'est-à-dire de lin fin, comme au papyrus de Leide-Turin, I, 346, 2, 3; au papyrus de Leide 947, 12, 9; au papyrus *Müller u. Kind*, VIII, 3. Le terme apparaît encore au papyrus de Kahoun n° 12; au papyrus de Londres 13, 8, 9, n° 39 et au papyrus Hearst, I, 16, n° 15, mais il y est fait de *h.t*. Nous trouvons un dernier *šp*, sans indication, au papyrus Hearst X, 8, 9, n° 147.

qu'il guérisse immédiatement¹. » Dans le texte du papyrus Ebers, nous trouvons après le titre et l'énuméré des drogues, l'instruction : « Cuire ensemble dans du coton² et introduire dans l'anus ».

Dans les deux cas, il s'agit donc de préparations médicamenteuses qui ne sont pas appliquées telles quelles, mais qui sont introduites dans l'anus, supportées par une matière textile. De ce fait, bien que le terme *wt* désignant le pansement par excellence ne se trouve point exprimé dans ces prescriptions, il nous a paru logique de les rattacher aux pansements vrais et de considérer les méthodes de traitement par *mèche de lin* et par *tampon de coton* comme deux modalités de pansement perfectionné.

Le *Suppositoire*. Le mot *mt* qui désigne, d'après le *Wörterbuch*, une préparation médicamenteuse façonnée en forme de cône et destinée à être introduite soit dans l'anus, soit dans la vulve, ne peut en l'occurrence correspondre qu'à notre suppositoire. S'agissait-il d'un moyen utilisé dans le but de provoquer une simple exonération intestinale réflexe, à la manière de nos suppositoires laxatifs? Quoique l'inventaire

1. Il est intéressant de rapprocher cette clause de celle qui est consignée au n° 39 du papyrus de Londres, où une bande *šp* est également introduite dans l'anus. Mais ici, elle ne sert pas de support à une préparation médicamenteuse; elle est plus simplement le véhicule d'une formule magique qui y a été préalablement inscrite.



2. En 1888, LÜRING (*loc. cit.*, p. 18) discutant le terme égyptien *ftt*, concluait à la traduction par « Baumwolle, Charpie ». Il trouvait dans l'étude du terme *dbj.t* parfois associé à *ftt* une confirmation de ses vues, *dbj.t* désignant une plante susceptible de servir à la confection de vêtements. S'appuyant sur des données de Pline et de Pollux, il n'hésite pas à reconnaître dans cette plante *Gossypium arboreum* L., le Cotonnier. Le *ftt* du cotonnier devait être dès lors un produit assez analogue à notre coton hydrophile ou ouate.

Breasted, en 1930, dans le commentaire du papyrus Smith (p. 101), concluant à une espèce de tissu d'origine végétal obtenu à partir de la plante *dbj.t*, adopte la traduction « lint », c'est-à-dire charpie, comme l'avait fait Lüring.

Ebbell, qui reprend le problème en 1939 (*loc. cit.*, p. 10) ne fait en somme que paraphraser les données de ses prédécesseurs, puisqu'il rend *ftt* par « Samenhaar » et qu'il considère que *ftt* provient de la plante *dbj.t*. Pour lui cependant, *dbj.t* n'est pas le Cotonnier, mais une plante — du genre *Epilobium*, par ex. — capable de produire une substance semblable au coton et utilisable de la même manière. De fait, si la date d'introduction du coton en Égypte reste incertaine, on sait cependant que le pays n'a pas connu ce produit avant 200 av. J. C. (Cf. A. LUCAS, *Ancient Egyptian Materials*, p. 196.)

des produits entrant dans la composition des sept¹ prescriptions de suppositoires ne nous permette pas de trancher la question, nous avons l'impression que les Égyptiens n'y voyaient pas cet agent d'évacuation banale. En effet, ne disposaient-ils pas dans ce but de toute une série de préparations habituellement administrées par la bouche et désignées sous les étiquettes caractéristiques de *k.t whj h.t* : « Un autre (remède pour) vider l'abdomen² ; » *whj h.t pw* : « C'est un évacuateur de l'abdomen³ » ; *r whj.k h.t.f* : « Jusqu'à ce que tu aies vidé son abdomen⁴ », ou *iri.hr.k n.f phj nb* : « Tu feras pour lui toute son évacuation⁵ ».

Nous croyons donc plutôt qu'ils cherchaient à obtenir, *loco dolenti*, la fusion du suppositoire et à atteindre directement par les drogues ainsi libérées la muqueuse rectale malade, au contact de laquelle elles jouaient le rôle d'un topique, d'un « pansement interne ».

À côté du suppositoire proprement dit, *mt*, nous trouvons, dans quatre passages, mention du terme *swi.t*  ou *swi.t*  qu'on s'accorde à rendre par « boulette », préparation qui peut être prise par la bouche⁶, à la manière d'une pilule, mais qui, dans nos exemples, est à usage anal :

a) E. n° 144 : *iri m swi.t rdi m phwj r 4*.

Façonner en « boulette ». Mettre dans l'anus quatre jours.

b) E. n° 164 : Idem.

c) C.B. n° 5 : *iri.hr.k swi.t 12, iw.k rdi.t swi.t 4 r phwj. f*.

Tu façonneras douze « boulettes ». Tu mettras quatre « boulettes » dans son anus.

1. E. n° 139. E. n° 140. E. n° 141. E. n° 142. E. n° 155. E. n° 162. E. n° 163.

2. E. n° 25.

3. E. n° 80.

4. E. n° 188.

5. E. n° 189b.

6. Voir par ex. notre passage n° 38 et la note 1 de la page 36.

d) C.B. n° 6 : *iri.hr.k swi:t 4 rdi. wr im. sn m phwj r nb.*
 Tu façonneras quatre « boulettes ». Mets l'une d'elles
 chaque jour dans l'anus.

iri m swi:t 4 ... rdi m phwj...

Façonner quatre « boulettes ». Mettre dans l'anus.

Régies par le même mode d'emploi que les suppositoires, et employées dans des éventualités pathologiques identiques, nous avons considéré qu'il convenait de ranger ces « boulettes » à côté d'eux.

Le *Lavement* était dans l'Égypte ancienne une forme médicamenteuse utilisée très couramment. Les échos nous en sont parvenus à travers le texte d'Hérodote¹ qui signale que les Égyptiens « s'appliquent à s'assurer la santé à l'aide de vomitifs et de lavements », ainsi que par celui de Diodore² qui déclare que « pour prévenir les maladies, les Égyptiens traitent le corps par des lavements, par la diète et des vomitifs ». Pline aussi³ parle du clystère égyptien, mais en termes assez fantaisistes quant à son origine : « Dans la même Égypte, un oiseau, appelé Ibis, a enseigné (à la médecine) quelque chose de semblable : il se lave les intestins en insinuant son bec recourbé dans cette partie par laquelle il est si important que le résidu des aliments soit évacué⁴. »

Dans les papyrus, les prescriptions de clystères se reconnaissent à la formule conclusive : *wdh m phwj*, qui signifie littéralement « verser dans l'anus », « injecter dans l'anus »⁵. La préparation peut aussi être désignée par le substantif


1. HÉRODOTE, *Histoire*, Livre II, chap. 77; trad. Legrand (*Coll. Univ. France*), 1936.

2. DIODORE, *Bibl. Hist.*, Livre I, chap. 82; trad. Hofer.

3. PLINE, *Hist. Nat.*, Livre VIII, chap. XLI (XXVII), p. 334 de la trad. Littré.

4. Reproduisons, à titre de curiosité, ce passage très semblable d'Ambroise Paré qui écrit : « L'ibis, et vraisemblablement la cigogne, nous a montré l'usage des clystères, lequel se sentant aggravé d'humeur, étant au rivage de mer, remplit son bec et son col d'eau marine, puis se seringue par la partie par laquelle il jette ses excréments et peu de temps après se vuide et se purge... »

5. F. CHABAS, in *La Médecine des anciens Égyptiens dans Mélanges Égyptologiques*, I, 1862, p. 66, traduisait en 1862 par l'expression imagée mais fausse : « Potion pour ou par le Fondement. »

dérivé de la même racine, introduit dans l'expression : *m wdhw*, « par injection ». Notons que ce terme *wdh*  s'applique aussi bien à l'instillation de quelques gouttes dans l'œil par exemple¹ qu'à l'introduction massive d'une collection liquide dans le vagin². *wdh* s'emploie encore quand l'oreille est en cause³.

Les papyrus médicaux nous offrent un grand nombre de formules de lavement, mais trente et une d'entre elles sont, ainsi qu'on pouvait logiquement s'y attendre, spécialement affectées au traitement des maladies de l'anus. Le papyrus Chester Beatty en compte à lui seul dix-sept⁴, les papyrus de Berlin et Ebers se partageant les quatorze autres prescriptions⁵.

La quantité de liquide introduite ainsi dans l'organisme variait de moins d'un demi-litre⁶ à près d'un litre et demi⁷. Le véhicule, c'est-à-dire l'eau, la bière ou le lait, qui servait à dissoudre les drogues actives — les bases — en emportait la plus grande part, le surplus étant dévolu à des substances émollientes, telles que le miel ou l'huile qui faisaient obligatoirement partie de la formule.

Sur l'instrument qui servait à l'administration proprement dite du mélange, aucun détail direct ne nous est parvenu.

1. Ebers n° 339 : « Tu instilleras (*wdh*) au moyen d'une plume de vautour. E. n° 414 : « Instiller (*wdh*) dans les deux yeux. »

2. Voir E. nos 822-830 : *wdhw m knf.f* : « Injecter dans son vagin » où il s'agit d'une douche vaginale.

3. Voir S., cas n° 20.

4. C.B. n° 3, n° 11, n° 12, n° 13, n° 15, n° 17, n° 19, n° 20, n° 21, n° 24, n° 26, n° 28, n° 31, n° 33, n° 39, n° 40, n° 41.

5. B. n° 163 *h.a.*, n° 163 *h.b.*, n° 163 *h.c.*, n° 163 *h.d.*, n° 163 *h.e.*, n° 164 *a.*, n° 164 *b.*, n° 164 *c.* E. n° 143. E. n° 156. E. n° 157. E. n° 158. E. n° 159. E. n° 160.

6. C'est le cas le plus fréquent : Ex. n° 21 où l'on trouve :

Eau de Caroube : $1/32$, soit 10 ro,

Bièrre douce : $1/32 + 1/64$, soit 15 ro,

Soit en tout 25 ro ou 375 cc. environ.

7. Cf. la prescription n° 19 où nous relevons :

Huile de ben : $1/4$, soit 80 ro,

Bièrre douce : $1/32$, soit 10 ro,

Soit en tout 90 ro ou 1350 cc. approximativement.

Mais si nous parcourons Hérodote, nous y relevons un renseignement susceptible de retenir notre attention. Au passage des méthodes d'embaumement¹, il s'exprime en effet en ces termes : « Ils emplissent des seringues — κλυστήρας πλήσωνται — de liquide... et ils en remplissent le ventre — κοιλίην — du mort sans l'ouvrir... faisant l'injection par l'anus et empêchant le lavement — τὸ κλύσμα — de revenir par où il est entré. »

On ne peut nier que ces quelques lignes nous livrent tous les éléments de l'administration d'un clystère. Si nous admettons que certains usages funéraires ne sont que des adaptations particulières de gestes ou de techniques empruntés à la vie de tous les jours², nous sommes prêt à croire que les lavements médicamenteux étaient, eux aussi, introduits à l'aide de l'ustensile dont parle Hérodote³.

Pas plus que le suppositoire ne servait, dans les affections anales, à provoquer une selle, le lavement ne paraît pas avoir joué ici le rôle d'évacuateur intestinal. Il constituait, selon toute vraisemblance, une véritable injection médicamenteuse que le patient, loin de rejeter, devait au contraire s'efforcer de garder. Nous en voyons une preuve dans l'instruction très complète, la seule du genre, accompagnant la prescription n° 163 h, b du papyrus de Berlin : « Injecter dans l'anus. Il (le malade) passera la nuit avec cela jusqu'à ce qu'il fasse jour. » Nous imaginons que là devait être la formule standard exprimant la règle généralement suivie; d'après quoi il faudrait conclure que les clystères étaient administrés le soir au coucher et devaient être conservés jusqu'au lendemain matin.

1. HÉRODOTE, Livre II, chap. 87; traduct. Ph.-E. Legrand, 1936.

2. Nous croyons voir un autre exemple de cette transposition dans le « bandeletage » des momies, opération appliquant au domaine funéraire les procédés de « bandage » qui devaient être utilisés couramment dans le traitement des blessures.

3. Si une telle proposition paraissait trop hardie — l'histoire réservant pour le xve siècle la naissance de l'instrument de Monsieur Purgon — on ne pourrait que se rallier à l'idée que les Égyptiens devaient utiliser pour leurs lavements un dispositif analogue à la calebasse actuelle de certains indigènes de l'Afrique, gourde à long col, muni d'un orifice aux deux bouts, ou encore la « bourse à clystères » chère au Moyen âge, faite d'une vessie ou d'un sac de peau, fixé à une canule.

Il paraît d'autant plus logique de s'en tenir à cette opinion que nous connaissons deux douzaines de lavements destinés à guérir d'autres maladies n'ayant pas pour siège la région anale. Ce sont ces six remèdes pour les affections de la vessie ¹, ou de l'urine ², ces trois recettes pour « écarter *špn...* » ³, ces deux autres pour les os ⁴, ces deux autres encore dirigées contre les *whdw* ⁵, celle pour le mal *hry* ⁶, celle pour *hnhn.t* dans les jambes ⁷, enfin toute la série des neuf lavements utilisés au traitement des *mt.w* ⁸. On comprendrait mal que, dans tous ces cas, les Égyptiens se soient contentés d'un lavement si celui-ci n'avait été qu'un simple agent évacuateur. Somme toute, pour eux comme pour nous, l'intestin terminal constituait une voie d'administration — et de résorption — pour certains médicaments, dont on était en droit d'attendre une action thérapeutique efficace — locale ou générale — à la condition de les faire séjourner suffisamment longtemps dans la cavité intestinale.

* * *

Si les Égyptiens faisaient appel, dans leur thérapeutique des affections anales, tantôt à l'une tantôt à l'autre des formes médicamenteuses que nous venons de passer en revue — tant celles à usage buccal que celles à usage externe —, il n'est pas rare de les voir associer deux ou plusieurs prescriptions de même type ou de type différent, tactique qui donne naissance à ce que nous appellerons les *Remèdes combinés*.

Le papyrus Chester Beatty est particulièrement riche en exemples de cet ordre. Le fait est d'autant plus remarquable

1. B. n° 165. B. n° 166. B. n° 171. B. n° 183. E. n° 265.

2. E. n° 784.

3. E. n° 705. E. n° 706, E. n° 707.

4. B. n° 167. B. n° 173.

5. B. n° 168. B. n° 170.

6. B. n° 172.

7. B. n° 169.

8. B. n° 174 à n° 182.

que Grapow¹ n'a pu relever, dans l'ensemble des papyrus médicaux publiés antérieurement, que trois demi-douzaines d'exemples. Aussi considère-t-il les « Doppelrezepte » — expression peu heureuse pour des remèdes mobilisant parfois trois prescriptions et plus — comme une éventualité peu fréquente. Notre manuscrit, au contraire, renferme onze cas indiscutables, et trois douteux, qui ressortissent au genre des « Remèdes combinés ».

Commençons par citer les plus simples, ceux où le thérapeute s'est contenté d'établir deux prescriptions jumelées formant le traitement complet :

Tel est le cas de nos passages n° 20 et n° 21 qui, en réalité, doivent être soudés pour ne former qu'un seul remède composé d'un premier lavement auquel succède un second clystère, de formule nettement distincte, introduit par la rubrique révélatrice : « Un autre remède : Ce qu'on fait après cela — c'est-à-dire après le n° 20 — comme lavement. »

A côté de ce type de lavement double, dont nous ne pouvons produire d'autres cas, nous signalerons sept exemples de remèdes combinés où, des deux prescriptions associées, l'une est « à boire », tandis que la seconde est « à injecter dans l'anus ». Ce sont nos passages n° 14 et n° 15, n° 16 et n° 17, n° 18 et n° 19, n° 23 et n° 24, n° 25 et n° 26, n° 31 et n° 32, n° 40 et n° 41, où le second « temps » porte régulièrement l'intitulé caractéristique : « Ce qu'on fait comme lavement après cela », c'est-à-dire après l'absorption de la forme médicamenteuse liquide.

Avec le neuvième cas du papyrus Chester Beatty, nous inaugurons les traitements véritablement complexes. Celui-ci, qui groupe nos passages n° 38 et n° 39, est un triple remède mettant successivement en œuvre les propriétés curatives de pilules, celles d'un premier clystère, puis celles d'un second.

1. H. GRAPOW, *loc. cit.*, II, p. 78.

Dans le même ordre d'idées, nous devons combiner également nos passages n° 11, n° 12 et n° 13. Ce qui donne la suite : Un premier lavement (n° 11), suivi d'un pansement ainsi que l'atteste le titre : « Ce qu'on fait comme pansement après cela » (n° 12). Enfin, dans un troisième temps, un nouveau lavement (n° 13) qui est « l'autre remède fait après cela ». Parfois même, les circonstances pathologiques sont telles qu'on juge utile de faire précéder le dernier lavement d'un clystère supplémentaire.

Le dernier exemple appelle la fusion des passages n° 5 et n° 6, opération qui fait que le patient aura à se traiter par trois séries différentes de suppositoires du type « boulette », quitte à substituer à la dernière série, si les lésions l'exigent, une préparation particulière dont il faut frictionner le corps entier du malade.

Le type le plus caractéristique de « remède combiné », nous l'avons trouvé au papyrus de Berlin sous le n° 163h. Le patient à qui était ordonné ce traitement devait commencer par prendre, pendant quatre jours, une potion. Un premier lavement lui était ensuite administré une fois. Après quoi il avait à recevoir quatre lavements distincts, répétés chacun pendant quatre jours, ce qui portait à vingt et un jours la durée totale de la cure entreprise.

Tout cela tend à prouver que les affections anales étaient parfois rebelles, et que certaines d'entre elles exigeaient une thérapeutique aussi diversifiée que prolongée.

CONCLUSION

LA contribution qu'apporte le papyrus Chester Beatty VI à la connaissance de la Médecine égyptienne est d'importance, comme l'établissent, pensons-nous, la traduction du document et les commentaires qui y sont joints.

Consacré tout entier à l'examen d'un domaine pathologique strictement délimité, il revêt les caractères d'une « monographie » avec tout ce qu'implique ce type de travail : la densité de la matière exposée, la diversité des renseignements donnés, l'intérêt des considérations émises.

Traitant des affections de la région anale, il vient, avec ses quarante et une prescriptions, doubler exactement le répertoire des références médicales connues à ce jour pour l'anus ; et cela sans qu'aucune d'entre elles — à une exception près ¹ — soit la copie fidèle ou le doublet approximatif d'un passage consigné dans d'autres manuscrits. On ne peut nier que ce soit là un premier apport sérieux — d'ordre quantitatif — qui étend ou confirme les *Notions diagnostiques et thérapeutiques* des affections de l'anus, et que l'on peut résumer comme suit :

Le diagnostic posé est tantôt vague et n'est qu'un verdict de localisation ; tantôt, au contraire, il exprime ce que nous appelons un symptôme ; tantôt, enfin, il indique clairement le nom d'une affection proprement dite, au sens actuel du mot.

Quant au traitement, deux tactiques s'offrent au médecin : ou bien il se contente d'une forme médicamenteuse simple, et, dans ce cas, son choix se porte sur une potion, un pansement

1. La prescription n° 26.

local, un suppositoire, un lavement, exceptionnellement une fumigation externe. Ou bien il juge indispensable de faire appel à des traitements plus complexes, et adopte l'emploi combiné ou l'administration successive de deux ou plusieurs remèdes différents, cette manière de faire allant jusqu'à prendre l'allure d'une « cure » coordonnée.

Toutefois, le papyrus Chester Beatty ne constitue pas seulement un accroissement d'un petit chapitre de pathologie spéciale; il a encore une portée plus ample, plus originale aussi, attestée par les conceptions générales que nous avons cru pouvoir extraire des textes où elles sont implicitement contenues et qui ressortissent aux grandes données de la *Physio-pathologie*. Ce fait — qui, il est vrai, ne découle pas de la seule analyse du papyrus Chester Beatty, mais d'une étude comparative des chapitres similaires de tous les papyrus médicaux — nous paraît à ce point marquant que nous croyons utile d'en rappeler les trois aspects essentiels :

N'est-ce pas faire œuvre de physio-pathologie que de s'intéresser au mécanisme qui préside à l'apparition des maladies, à la *Pathogénie* pour employer le terme consacré? C'est une pareille tendance qu'expriment les considérations faites par le scribe antique sur le rôle des vaisseaux, en tant que vecteurs des états pathologiques de la région anale¹.

C'est également se mouvoir sur le terrain de la physio-pathologie quand, dans le traitement d'une maladie, on songe à substituer ou à combiner aux soins conçus directement pour la région malade — traitement symptomatique — une *Thérapeutique étiologique* ou causale. Celle-ci, en l'occurrence, ne cherche pas à soigner directement l'anus, mais tâche d'influencer la cause de l'affection en s'efforçant d'atteindre les vaisseaux par où chemine le processus morbide².

C'est encore un raisonnement physio-pathologique de juger qu'une affection déterminée peut avoir un retentissement

1. Cf. p. 51.

2. Cf. p. 52.

CONCLUSION

fâcheux sur un organe ou un appareil, même anatomiquement éloigné de la région frappée. Ce curieux problème des *Inter-relations pathologiques* est abondamment ébauché dans la série des prescriptions où l'affection anale est rapprochée de troubles cardiaques, abdominaux, thoraciques, génitaux ou de l'appareil locomoteur¹.

* * *

En guise de conclusion finale, nous voudrions essayer de préciser ce que représentait, à l'époque où il fut composé, le papyrus qui est arrivé jusqu'à nous.

S'agit-il d'un rouleau qui faisait partie de la « bibliothèque des écrits »? Dans ce cas, le papyrus Chester Beatty apparaîtrait comme un document « original », sorte de « classique » officiel auquel les scribes qui assuraient les copies étaient obligés de recourir. Sommes-nous, au contraire, en présence d'un de ces exemplaires copiés? Du coup, notre papyrus deviendrait un manuscrit ayant appartenu en propre, avec d'autres traités, à un médecin des bords du Nil.

Nous optons pour la seconde hypothèse. D'abord, parce qu'il y a infiniment plus de chance que nous ayons hérité d'une des copies du « modèle », plutôt que du seul prototype. Ensuite, parce que notre manuscrit offre certaines caractéristiques — corrections interlinéaires ou annotations marginales —, traces de son utilisation par un homme de l'art pour les besoins de sa pratique quotidienne. Certes, nous n'avons pas dans le papyrus Chester Beatty des notes additionnelles² aussi intéressantes que les $\dagger n/r$, « bon » (E. n° 201, 202, 203) ou $\dagger \curvearrowright n/r iri(.t)$ « bon à faire » (E. n° 204), inscrites dans les marges d'autres manuscrits médicaux. Nous remarquons cependant, en quelques endroits du papyrus, l'intervention d'une main différente de celle du scribe copiste, et qui a cru

1. Cf. p. 54.

2. « Randbemerkungen » de ГРАФОВ, *loc. cit.*, t. II, p. 72.

opportun de retranscrire telle fin de ligne ou de surcharger tel autre passage¹.

Le contenu rigoureusement spécialisé de notre manuscrit nous incite à penser que le détenteur du Chester Beatty ne pouvait pas être un médecin exerçant la médecine générale, mais était un praticien que les affections de l'intestin terminal avaient particulièrement intéressé. Nous croyons avoir retrouvé le titre de ce curieux spécialiste² sur deux stèles funéraires de médecins de l'Ancien Empire, celle de *Hw*³ et celle de *Iri*⁴. En effet, ces personnages étaient l'un et l'autre *nrw phwj.t*, littéralement « Berger » ou « Gardien » de l'anus, formule pittoresque qui ne laisse aucun doute sur la sphère d'activité de ce genre d'homme de l'art⁵.

Ce type spécialisé a dû se maintenir à travers les millénaires, puisque nous retrouvons au II^e siècle avant notre ère un document grec d'Égypte qui cite notre « Berger de l'anus » sous le couvert du mot *ιατροκλύστης*⁶. La fonction s'est transmise; seuls les termes désignant l'homme se sont modifiés: Tandis que l'expression égyptienne se réclamait avant tout de la région malade, le Grec s'était davantage inspiré de l'arme thérapeutique — le clystère. Ces faits ne rendent-ils

1. Cf. C.B. n° 6 et C.B. n° 10, par ex.

2. F. JONCKHEERE, *Coup d'œil sur la Médecine égyptienne*, dans *Chronique d'Égypte*, n°s 39 et 40, 1945.

3. J. E. QUIBELL, *Excavations at Saqqara*, 1905-06, t. I, pl. XIV.

4. H. JUNKER, *Die Stele des Hofarztes Iri*, *Z.Ä.S.*, t. 63, 1928, p. 53.

5. La Collection R. Warocqué (Mariemont) renferme un groupe de la XIII^e Dynastie, de petite taille — 7 cm. sur 10 cm. — en terre émaillée, à vernis bleu (N° 137 du catalogue). Le monument comporte deux figures: A droite, une femme, en position dite gèneu-pectorale, c'est-à-dire coudes et genoux à même le sol, siège relevé. Derrière elle, en station agenouillée, un homme, les avant-bras et mains posés sur les fesses de la femme, regarde la région périnéale offerte à ses yeux. Officiellement étiqueté « Scène érotique », ce monument pourrait davantage faire songer à une « Anuscopie » — examen médical de la région anale — pratiquée par un *nrw phwj.t* pour laquelle on impose effectivement au patient l'attitude adoptée par le personnage féminin du groupe égyptien.

6. WILCKEN, *Chrestomathie*, n° 136. « Engagement eines griechischen Hauslehrers in einer ägyptischen Familie »,

pas vraisemblable l'hypothèse selon laquelle le papyrus Chester Beatty était le livre de chevet d'un « Berger de l'anus » du Nouvel Empire?

Quoi qu'il en soit, il y a lieu de considérer ce « Traité » comme un document historique essentiel, dont les divers éléments sont venus enrichir d'autant le patrimoine de nos connaissances médicales paléoégyptiennes.

TABLE DES MATIÈRES

FRONTISPICE	8
PRÉFACE	9
INTRODUCTION	II
TRADUCTION	15
COMMENTAIRES	37
<i>Les Affections de l'Anus</i>	41
Le Diagnostic :	
Expressions générales	45
Symptômes	45
Entités pathologiques	47
Les Données physio-pathologiques :	51
Rudiments de Pathogénie	51
Essai de Traitement causal	52
Interrelations pathologiques	52
<i>Le Traitement des Affections anales</i>	59
Les Formes médicamenteuses	59
Fumigation	62
Pansement	64
Suppositoire	65
Lavement	67
Les Remèdes combinés	70
CONCLUSION	73



Des Presses
des Établissements Vromant
3, rue de la Chapelle
Bruxelles